UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00284431 4

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

BINDING LIST FEB 15 1998

FRANT

DEUXIÈME CAHIER DE LA DIXIÈME SÉRIE

PIERRE HAMP

dix contes écrits dans le Nord

218468
21.11.27

CAHIERS DE LA QUINZAINE
paraissant seize fois par an
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

AP
20
Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/s10cahiersdelaqui02pg

U01
918

B

Nous avons publié dans nos éditions antérieures et dans nos cinq premières séries, 1900-1904, un si grand nombre de documents, de textes formant dossiers, de renseignements et de commentaires; — un si grand nombre de cahiers de lettres, — nouvelles, romans, drames, dialogues, poèmes et contes; — un si grand nombre de cahiers d'histoire et de philosophie; et ces documents, renseignements, textes, dossiers et commentaires, ces cahiers de lettres, d'histoire et de philosophie étaient si considérables que nous ne pouvons pas songer à en donner ici l'énoncé même le plus succinct; pour savoir ce qui a paru dans les cinq premières séries des cahiers, il suffit d'envoyer un mandat de cinq francs à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement; on recevra en retour le catalogue analytique sommaire, *1900-1904, de nos cinq premières séries.*

Ce catalogue a été justement établi pour donner, autant qu'il se pouvait, une image en bref, un raccourci,

une idée, abrégée, mais complète, de nos éditions antérieures et de nos cinq premières séries ; tout y est classé dans l'ordre ; il suffit de le lire pour trouver, à leur place, les références demandées.

Ce catalogue, in-18 grand jésus, forme un cahier très épais de XII+408 pages très denses, marqué cinq francs ; ce cahier comptait comme premier cahier de la sixième série et nos abonnés l'ont reçu à sa date, le 2 octobre 1904, comme premier cahier de la sixième série ; toute personne qui jusqu'au 31 décembre 1905 s'abonnait rétrospectivement à la sixième série le recevait, par le fait même de son abonnement, en tête de la série ; nous l'envoyons contre un mandat de cinq francs à toute personne qui nous en fait la demande.

dix contes

écrits dans le Nord

à la mémoire du maître

David Teniers dit le Vieux

UN BRAVE HOMME

un brave homme

Il y avait, dans ce bourg de la frontière belge, un forçat gracié, très sage, de cette sagesse des petites filles de parents sévères qui restent assises très longtemps et, vivant dans l'effroi, ne font rien qu'en demandant la permission.

On le reconnaissait de loin à sa démarche tranquille; c'était l'homme du bourg qui marchait le plus lentement, enfoui dans son tricot de laine aux poches déformées par l'habitude d'y mettre profondément les mains. Plus grand chose ne l'intéressait et il aimait ses souvenirs ; cela se voyait à sa figure aussi tranquille que sa démarche : la figure travaillée d'un homme qui a eu la vie dure; ses yeux clairs et tristes regardaient par dessus les gens, même quand il leur parlait, ce qui était rare. Il gagnait sa vie chez un fondeur où il avait quelquefois travaillé dans sa jeunesse, avant d'être envoyé pour vingt ans à Cayenne. On le reprit parce que le pays ne lui en voulait pas d'avoir été forçat et chacun convenait que c'était un brave homme. Il ne racontait pas volontiers son histoire, car il craignait les gros auditoires et d'attirer l'attention sur lui. Sa crainte des gendarmes était grande, mais sans haine, et l'on

voyait bien, quoiqu'il n'en dît jamais rien, qu'il haïssait les douaniers. Avec les gendarmes il était homme, avec les douaniers il était loup.

Chaque dimanche il venait boire une chope au même estaminet peu fréquenté, chez la veuve Triquet qui tenait un petit débit où ne consommaient pas les ouvriers parce qu'elle leur défendait de cracher par terre. Là, le vieux forçat se régalait, non pas tant de la bière qui était aussi mauvaise qu'ailleurs, mais parce qu'il la buvait comme il n'avait pas bu pendant vingt années : assis à sa façon, maître de ses gestes et de son temps.

Un dimanche qu'il était ainsi attablé, un voyageur de commerce à la table voisine demanda tout bas à la cabaretière qui était ce vieil homme silencieux. Elle répondit :

« C'est Lecocq. » Cela n'apprenant rien à l'autre, elle haussa le ton, par cette habitude des esprits simples qui croient que le sens des paroles augmente avec leur bruit : « Lecocq, l'ancien forçat... C'est un brave homme, » ajouta-t-elle, en voyant l'autre reculer sa chaise.

Lecocq se leva, ôta sa toque de poil et dit doucement :

« Oui, monsieur, je suis un brave homme. »

Le voyageur fronça les sourcils et le regarda sans bienveillance.

Il répéta :

« Je suis un brave homme, monsieur. C'est la balle de Coutiches qui a tout fait. »

— « Ah ?.. »

— « Oui, monsieur... Mon frère et moi étions les deux plus habiles fraudeurs du pays et nous n'avions

jamais voulu de mal à personne. Notre père aussi avait été fraudeur et notre grand-père. On nous apprit le métier très jeunes. Voilà qu'il vint à la capitainerie de nouveaux douaniers à qui les anciens dirent qu'on ne pourrait jamais nous prendre. Il paraît que cela les fit rire et, un matin, sur une route du bois de Coutiches, ils tirèrent sur nous, à deux cents mètres, un coup de fusil qui fit saigner mon frère à la jambe. Il s'assit sur nos ballots et je courus au fossé qui fumait. Me voyant venir, les deux douaniers qui étaient là cachés s'enfuirent se vanter d'avoir fait poser leur ballot aux Lecocq.

Je revins chez nous avec les deux charges et mon frère qui s'appuyait sur moi.

Quand nous eûmes bu une chope et sa blessure pansée, la colère nous prit. Du bord d'un trou, à deux cents mètres, tirer sur nous qui n'avions jamais fait de mal à personne !

J'allai à la capitainerie. On n'y voyait qu'un petit jeune homme, nouveau dans le pays, écrire derrière les grilles d'une fenêtre. Je frappai dans la porte, à coups de poing d'abord, puis à coups de pied. Revenu au milieu de la rue, je me souviens que je sentis le pavé bien sec sous mes souliers et que je réfléchis que ce serait très bon pour se battre. Le petit jeune homme qui avait cessé d'écrire me regardait, comme on regarde, quand on est enfant, quelque chose dont on a beaucoup peur mais qu'on n'a jamais vu. Je criai :

« Sortez donc de là-dedans ! Je n'ai pas de fusil ; je ne suis pas dans un trou ! Sortez donc un peu ceux qui ont tiré sur nous ! »

Je demandai des pierres aux voisins qui étaient tous

sur leurs portes. Chez nous, il y avait toujours un sac de café que nous vendions au détail. Quand c'était un pauvre, il en prenait une poignée, une femme on lui mesurait la poignée nous-mêmes à cause de sa main plus petite.

Les voisins me donnèrent les cailloux de leurs jardins et je les lançai dans les vitres. Personne ne vint ; alors je m'en allai et les gens sur mon passage disaient : « C'est bien, ça ! Lecocq ! »

Ça m'apaisait un peu, mais j'aurais tout de même bien voulu me battre. Mon frère me dit : « Bon ça ! Attends que je sois guéri ! »

L'après-midi, le petit d'un fraudeur arrive en courant : les gendarmes venaient m'arrêter. Je prends du pain et je m'en vais par les jardins en sautant toutes les haies mieux que leurs chevaux qui me chassèrent jusqu'à la nuit. Pendant qu'ils campaient sur la frontière, je reviens chez nous et j'emporte mon frère en Belgique. En partant, c'était mal commode mais, après une demi-heure, comme il ne remuait plus, ça alla tout seul.

Au retour de me poursuivre, les gendarmes vinrent aussi pour l'arrêter, voulant au moins en avoir un. On fouilla toutes les maisons et dans toutes les maisons, on disait : « Les coquiaux ils ont des ailes ;... les coquiaux ils ont du bec... »

Peut-être, voyez-vous, si les gens d'ici avaient tenu leurs langues, au lieu d'exciter les gendarmes, je n'aurais pas fait vingt ans de bagne.

Et nous deux, quand nous avons vu que la douane nous voulait, morts ou vifs, nous aurions dû aller nous embarquer à Anvers pour l'Amérique.

Les gendarmes belges avaient l'ordre de nous arrêter. Pendant trois semaines, le temps de guérir mon frère, il a fallu vivre dans une meule de foin où, plus nous restions, plus le trou que nous agrandissions nous paraissait petit, et nous avions peur, en l'agrandissant, que tout s'écroule.

Chaque deux jours, le fermier ami nous apportait à manger et emportait le foin.

Mon frère guéri, on recommença de passer des ballots entre Tournai et Douai. Nous dormions dans les bois.

Une nuit, il faisait aussi tranquille qu'au cimetière; on n'entendait rien que l'herbe et les branches. Mon frère se lève et dit :

« On a marché. » C'était vrai, on marchait. Il crie : « Qui va là ? »

Alors dans les arbres, tout près :

— « Tire pas, Lecocq. C'est Vanderbecq ! »

— « Qué nouvelles ? »

— « Je viens quère du travail. Rien à faire depuis une semaine. »

Il avait déjà passé des charges pour nous.

— « Bon ça ! On te donnera un ballot, dit mon frère. Fais-toi voir. »

Et voilà des coups de fusil qui partent. Je tombe. Mon frère me prend, mais la douane et les gendarmes étaient autour de nous. Il me laissa pour s'occuper d'eux. Cela dura longtemps. Quand on m'emporta, il y avait deux douaniers et un gendarme à porter aussi.

Tous les autres juraient en parlant de mon frère qu'ils ne tenaient pas. On soigna ma jambe cassée à l'hôpital de Lille.

J'en sortis pour aller au tribunal. Le petit jeune

homme qui écrivait à la fenêtre de la capitainerie, le matin où j'y brisai des vitres, témoigna. Il était très rouge et me regardait avec insolence. Je ne lui voulais pas de mal moi à ce petit.

Des douaniers et des gendarmes vinrent qui dirent que la nuit de l'embûche nous avions tiré les premiers; que mon frère avait tué un des leurs et blessé deux autres; après, il n'avait plus blessé personne, mais tué cinq douaniers, deux gendarmes et le nommé Vanderbecq, de Flines.

Puis un douanier raconta comment il tua mon frère: lorsqu'il passait la tête par le trou d'une tuile ôtée du toit de la maison cernée, cet homme lui mit sa balle dans le front.

Après on parla, on parla; un avocat noir et un juge rouge. Et tout le monde immobile. Rien que ces grandes robes qui bougeaient et moi, entre deux gendarmes qui me tordaient les bras pour m'empêcher d'aller à ce douanier qui avait tué mon frère.

On me dit que j'avais vingt ans de travaux forcés à faire et je les ai faits. Vous voyez bien, monsieur, que je suis un brave homme.

— « Vous n'y étiez pour rien, dit le voyageur, c'était votre frère. »

— « Mon frère aussi, c'était un brave homme. »

Il se remit à boire sa chope qu'il serrait très fort. Et on sentait qu'il avait envie de se battre, ce vieux.

FOLLETTE

Follette

Quand Mirza, la chienne noire, mit bas cinq petits, madame Courtecuisse, la cabaretière d'Auby, réfléchit à quels clients, les meilleurs buveurs, elle les donnerait, affligeant sa petite fille Lydie qui voulait tous les garder. Alignés sur un banc, elle leur faisait la classe, imitait les tics de la maîtresse d'école. Ses mouvements attisaient leur jeune folie de courir, mais la crainte du vide les retenait de sauter. Ils gémissaient en se démenant et fixaient sur elle leurs yeux graves, pleins de prières, des yeux bruns piqués d'or.

Elle annonçait des punitions terribles contre tout ce tumulte, mais embrassait à chaque minute des museaux mouillés. En quatre jours, quatre furent donnés; Lydie pleura quatre fois et chaque fois plus fort. Aimant les cinq petits chiens de tout son cœur, avec toute sa force d'amour, elle en avait moins à aimer à mesure qu'ils partaient, mais sans pour cela aimer moins; de sorte, qu'elle chérissait davantage ceux qui restaient, leur donnant la part des disparus. L'idée qu'on lui enlèverait le dernier, l'héritier de la tendresse de tous, la rendait pâle.

Sa mère, assujettie au comptoir, la surveillait peu, la

petite qui avait éprouvé les farces stupides des ivrognes fuyait le tour des tables, aimait les coins où jouer seule; aussi son angoisse était ignorée. Il lui restait une chienne dont personne ne voulait; ce dédain envers la bête prolongeait le bonheur de l'enfant qui lui faisait une vie de caresses. Or, Jean-Baptiste Scoliège, de Coutiches, dit « Coucou », vint un soir au cabaret, but un « grand genièvre » et en offrit un à Courtecuisse qui rentrait de son travail de charron.

Coucou, un homme de trente ans, maigre et souple, faisait le métier de passer, la nuit, du tabac belge entre Mouchain et Orchies. Après le « grand genièvre », ils burent une pinte, puis il dit :

« A qui c'est ce quien qui aboie dans t'cour? »

— « Il n'y a pas de quien qui aboie à c't heure, » dit Courtecuisse.

— « M'avait semblé. »

— « J'ai pas entendu. C'est peut-être Follette. »

— « Qui ça Follette? »

— « Une petite quienne qui m'embarrasse. »

— « Donne-la mi! »

Ils burent encore une chope, puis Courtecuisse alla chercher Follette et la remit à Coucou qui partit.

Quand Lydie revint du catéchisme et commença, sitôt la porte ouverte, d'appeler : « Follette! » son père lui dit : « Elle est partie, à c't heure. On l'a donnée. »

Lydie ne pleura pas; elle alla s'asseoir près du poêle et se tut toute la soirée. Madame Courtecuisse disait :

« Comme tu es sage, Lydie, à c't heure. En voilà une belle fille! »

Lydie, toute menue, répondait :

« Oui, maman, » et joignait gentiment ses mains sur

ses genoux qui tremblaient un peu. Cependant, il fallut la gronder pour lui faire manger la soupe et, sitôt soupé, elle eut froid, très froid. On la mit au lit. La boutique close et l'argent du tiroir compté, Courtecuisse et sa femme en montant se coucher, trouvèrent Lydie assise sur ses couvertures, les yeux étincelants. Tendant ses petits bras pâles, elle appelait, le souffle épuisé, comme si elle avait couru longtemps : « Follette ! »

Elle mit trois semaines à guérir. Pendant ce temps, Courtecuisse cherchait Coucou pour lui reprendre la chienne, mais Coucou l'avait emmenée en Belgique où il aidait à quelque grosse entreprise de contrebande.

Courtecuisse éperdu se lamentait auprès de tous :

« Quelle affaire ! Mon Dieu ! Quelle affaire ! Ça, c'est quelque chose, savez-vous ! » Et il buvait des chopes consolatrices. Lydie guérie fut sage comme jamais auparavant : elle aimait se souvenir.

Un matin, elle s'apprêtait pour l'école ; un choc étrange, comme d'un coup de boule à quilles, retentit dans la porte de l'estaminet. Courtecuisse ouvrit et Follette entra, le poil fangeux, la langue longue, un fardeau sur le cou.

C'était sa course d'essai, avec une charge d'allumettes. Scoliège, pisté par la Douane, n'avait pu l'attendre au carrefour de Tournai. En un instant, le tablier neuf de Lydie s'emplit de la boue des plaines belges, comme si elle aussi eût fait la fraude. Elle frémissait de joie. Courtecuisse décida qu'elle n'irait pas à l'école et sa mère, la faisant pirouetter, lui secoua son tablier en criant :

« C'est honteux ! Vilaine fille ! »

Courtecuisse dit :

« Si c'est permis de faire frauder de pauvres petites

bêtes comme ça ! Qu'il vienne un peu, Coucou; je lui parlerai, moi ! »

Coucou vint, le jour même; il lui demanda :

« Qu'est-ce que tu prends ? »

Coucou répondit :

— « Il est ici, mon quien. »

— « C'est pas à ti, dit Courtecuisse, c'est à mi. »

— « Ti me l'as donné, c'est à mi; et puis, il avait une charge. »

— « La charge, on l'a brûlée. On n'a pas envie de se faire avoir un procès. »

— « Ah ! c'est comme ça ! »

Coucou, se ruant dans les portes, surgit dans la cour. Il écarta Mirza d'un coup de botte, prit Follette et s'en alla en enjambant Lydie.

Courtecuisse trépignait derrière son comptoir. Il but un « grand genièvre » et sa femme dit :

« C'est bon. Qu'on ne le revoie plus, ce quien. Quand j'en aurai encore, je les noie tous. Voilà un client perdu. »

Lydie pleurait. Son père lui acheta une poupée, sa mère lui donna des « cliques » sur les joues. Puis elle mangea, dormit et s'apaisa.

. . . . . .

Follette, bien dressée, prit goût au métier; elle remplit la capitainerie de douane, de dossiers sur ses exploits et le nombre de coups de feu qui l'avaient manquée.

Jean-Baptiste Scoliège de Coutiches, dit « Coucou », n'aurait pas échangé la bête contre un ballot de point de Malines, rendu franc de droits, à domicile.

Un beau soir plein d'étoiles que Courtecuisse prome-

nait Lydie sur la route de Belgique, des coups de revolver claquèrent dans le lointain bleu.

Trois chiens silencieux, surgissant de l'ombre en arrière, parurent et disparurent, se ruant dans l'ombre en avant. Menant la course, une bête chargée qui filait comme une boule et vingt pas en arrière deux grands dogues maigres qu'on entendit souffler. Lydie avertie par sa tendresse cria : « Follette ! » Comme si Follette avait le temps !

La route traversait un passage à niveau dont on fermait les barrières; le train sifflait proche; perdue, la fraudeuse !... La rusée, passant à reculons entre deux croisillons tira sur son collier, chavirant sa charge qui resta là et sauta les rails étincelant au fanal de la locomotive borgne. Derrière elle, le train coupait en deux le premier chien, l'autre épouvanté se tapit. Les douaniers survenus le prirent en laisse et cherchèrent dans le sang le collier du mort.

— « Ils l'ont pas eue » disait Courtecuisse en revenant chez lui. Lydie, toute agitée dans ses bras, lui donnait dans la poitrine des coups de ses petits souliers et répétait : « Ils l'ont pas eue ! »

Cependant, ils l'eurent :

Une nuit de mars qu'il avait beaucoup plu, les champs de Flandre n'étaient plus que de la fange où les semailles germaient puissamment dans l'ombre humide.

Scoliège exténué perdit sa route dans la grande plaine de boue que son effort semblait devoir soulever toute, chaque fois qu'il en retirait son pied nu. Renonçant, il enfouit sa charge dans une meule complice. A deux lieues de là, Follette égarée tomba dans un fossé, au bord d'un champ de glaise duveté de blé en herbe.

Ayant de nombreuses fois tenté l'assaut du talus et retombé au fond, elle en sortit enfin au jour, meurtrie, épuisée et chercha le gîte. Être hors la loi, mis à prix, de qui la méfiance faisait le salut, elle allait sans plus prendre garde à rien, rien.

Dans le bourg, des enfants de fraudeurs qui la virent ainsi en péril la chassèrent vers le Muchet, le quartier sûr où elle aurait droit d'asile, où toutes les portes étroites des vieilles petites maisons sentant le tabac se seraient ouvertes pour elle et vite refermées. Ils la rabattaient sans cris; l'un d'eux courait devant, guettant la douane. En ce moment de la journée, les hommes travaillaient tous. On ne rencontrait que des femmes venues au marché, leur panier en giberne et qui disaient: « Ma mè de Dieu ! » en voyant passer la pauvre bête. Vers l'école, un groupe de petites filles s'effraya; Lydie en était.

Follette lui lécha les mains, voulut se coucher sous ses caresses mais les petits fraudeurs la firent courir encore et les compagnes de Lydie essuyant les yeux de l'enfant du coin de leur tablier, l'empêchèrent de la suivre. Toutes portaient au bras un petit panier d'où sortait le col d'une bouteille. Leurs joues fraîches serrées dans le capuchon de laine brune débordé par les cheveux fous, elles regardaient de leurs grands yeux clairs courir les vilains garçons. Leur émotion s'apercevait au remuement de leurs gros souliers. Au milieu d'elles, un petit frère brun et méchant qui voulait aller et qu'elles retenaient de toutes leurs forces. Quand la chienne parvint au quartier d'asile, un vieux brigadier de douane et un tout jeune préposé en sortaient, venant de perquisitionner.

Les enfants la rabattirent en sens contraire, trop avertis pour la porter; il ne fallait pas être vu secourant un chien de contrebandier. Les douaniers couraient sur eux. Follette, la langue immense, n'avançant plus malgré les coups de pied, ils s'éparpillèrent. Le premier douanier qui atteignit la bête la fit hurler d'un adroit coup de pique. Pendant qu'il la maintenait, clouée au sol fangeux, l'autre lui coupait la patte gauche de devant, celle qu'il faut produire pour toucher la prime. Puis, ils s'emparèrent de la charge et s'en allèrent en triomphe, la pique à l'épaule. La bête ne faisait plus qu'un geste lamentable, tirant vers sa patte coupée sa langue qui n'y parvenait pas et traînait dans la boue. Soudain, le plus jeune des deux douaniers refit, en courant, les dix pas qu'il venait de faire et lui planta, à deux mains, sa pique dans la tête.

COQUELEUX

coqueleux

A PROPOS D'UN AUTRE
COMBAT DE COQS

De Douai au *Petit Journal* :

« Cette nuit, à la suite d'une discussion au sujet d'un combat de coqs, un ouvrier mineur, nommé Léon Gambier, demeurant à Rieulay, a tué son beau-frère, Horace Mathieu, d'un coup de chope.

« Le parquet s'est rendu à Rieulay et a arrêté le meurtrier, qui vient d'être conduit à la prison de Douai.

« Le malheureux Mathieu laisse une veuve et trois jeunes enfants. »

On avait posé cette affiche dans tout le canton :

LE DIMANCHE 12 MARS. ESTAMINET TIBERGHIEN
— Faubourg de Béthune —

Grande partie de coqs. Deux de trois morts pour 50 francs
Broutin de Bersée contre Gilles dit Tit Bleu

Mise au parc à trois heures
Qu'on se le dise

L'estaminet Tiberghien portait sur son toit un millésime en tuiles : 1814.

C'était une vieille petite maison basse en face de la gare. On l'orna ce jour-là d'un drapeau neuf qui pendait sur l'entrée sombre où se pressaient des hommes.

De chaque côté de la porte stationnait un groupe qui se prenait de bec avec les arrivants :

— « Te v'la ti, gros quien ! »

— « T'l'a point dit à t'femme que t'venô pinter ! Ah ! Ah !... »

Mais ces propos cessaient à l'arrivée des fermiers notables. La boue du dégel enduisait leurs fortes chaussures. Ils portaient, dans des sacs de toile, des coqs qui chantaient de défi. La route par où ils venaient continuait la rue ; les deux maisons extrêmes encadraient l'horizon de la plaine profonde où le grand vent déchirait des nuages.

On entrait dans l'estaminet par un couloir bas de plafond et où les gens ne se croisaient qu'en se coudoyant. Deux portes s'y faisaient face ; il en sortait de la fumée de pipe ; les salles étaient pleines d'hommes.

Dans leurs sacs pendus aux mêmes clous que les chapeaux les coqs invisibles gloussaient.

Broutin, un mineur blafard, toucha une toile que soulevaient des coups d'ailes :

« C'est un bon c'ti ci. J'ons été le quere en Belgique : dix francs quand il quittô sa mère. Trois mois après, il pesô huit livres deux hectos. »

Un fermier colossal, le teint rouge comme un fer à la forge, saluait le chef de gare dont la casquette argentée glorifiait la salle.

En réponse au : « Què nouvelles ? » cet homme considéré dit :

— « Bon Dieu ! Mon train ! »

et se sauva vers la gare proche où une locomotive sifflait l'arrivée.

Tiberghien, le propriétaire de l'estaminet n'avait plus

ni cheveux, ni sourcils, ni barbe, sauf, près de l'oreille gauche, une touffe d'une dizaine de poils roux qui intéressaient comme les survivants d'un grand désastre ; il louchait sous le rebord d'un chapeau mou cousu à une perruque noire dont le poil raide devait avoir horreur de sa peau car il s'en tenait à trois centimètres. On aurait pu passer le doigt entre ses cheveux et le crâne où ils prétendaient racine.

Agent électoral de M. Lannois, distillateur et député, il était décoré du Mérite agricole ; très fier de cela, il fronçait perpétuellement la lèvre supérieure comme pour s'en boucher le nez et découvrait ainsi les larges brèches noires de sa denture jaune.

Entrant avec fracas par une petite porte vernissée inscrite « Cour », il rendit tout le monde attentif à sa fureur ; il tenait à deux mains un grand coq ras de crête et criait à un serviteur piteux :

« Je te l'avais bien dit. Fallait le laisser courir au lieu de l'enfermer. »

A becqueter sa cage, l'oiseau impatient s'était brisé le bec.

— « Pas la peine de le mettre au parc, dit Broutin, c'est comme s'il était mort, à c't heure. Tu peux le manger. »

Au comptoir, Mademoiselle Tiberghien, une sévère fille brune à la lèvre pendante demeurait immobile, le poids du corps sur une jambe. Son père l'apostropha :

« A quoi penses-tu encore ? Ça veut se marier avec un employé. Pas de commerce. Rien que faire toilette et se balader. »

Le chef de gare, de retour, cherchait son verre. Il choisit, à tout hasard, le plus plein ; l'ayant vidé il

affirma fortement qu'il fallait « battre les coqs » tout de suite, ou on n'y verrait plus clair.

Tiberghien ne décida rien. On n'avait pas encore assez pinté ; d'ailleurs il était en discussion avec Broutin qui lui empruntait de l'argent. Endetté par ses paris du dernier combat, le mineur nourrissait ses coqs de revanche avec de l'orge achetée à crédit.

— « Prête-mi vingt francs; je te dis que j'voterons pour li, et tout mèn coron avec. »

Dans la cour, le valet piteux égalisait la poudre de tan sur le plancher du parc : une cage de trois mètres carrés, à ciel ouvert, établie sur des tonneaux ; tout autour : des bancs. Les jeunes qui n'avaient plus d'argent pour boire commençaient à s'y choisir de bonnes places. A cheval sur la crête du mur, des enfants se tenaient ventre à dos ; on eût dit des oiseaux en brochette ; les derniers venus, jaloux de ne pouvoir monter, tiraient les jambes pendantes. Tous ensemble s'injuriaient.

Quittant l'estaminet, les buveurs vinrent se placer debout sur les bancs; les maîtres de coqs, « à pied », entourèrent le parc. Tous les habits puaient le tabac. Un monsieur à fine barbe noire qui était receveur des contributions indirectes tira de son veston de chasse une pochette de cuir et l'ouvrit avec attention. Logées dans du velours écarlate, comme des compas, des virgules d'acier luisaient. Il y avait là des ergots dernier modèle, à lames rondes, plates, triangulaires.

« Armer les coqs » était la passion et la spécialité reconnue de monsieur le receveur ; il commença par celui de Broutin; puis vint Gilles dit « Tit Bleu », un chicoretier aux mains jaunies dans sa profession et célèbre pour avoir possédé pendant deux ans le Maître

coq de Bersée, une bête vaincue seulement au vingt-troisième combat.

Broutin et « Tit Bleu » se placèrent chacun à une porte du parc, les mains nouées sous le poitrail de leur coq en arrêt.

Broutin coupait, à coups de dents, la queue du sien qui lui venait dans la figure et lui sifflait aux oreilles pour l'exciter. Ensemble, ils les posèrent, sans les froisser, avec ce geste caressant des coqueleux qui semblent lancer un bateau d'enfant. Fermes sur leurs pattes jaunes, les gladiateurs paradèrent ; leur petite tête rose pivotait par détentes qui agitaient, au long du cou, les fines plumes couleur faisan doré. Ils ne semblaient point se voir mais soudain l'un d'eux gloussa une fois et se raidit, attentif. Puis sa gorge fit un roulement continu, accéléré comme l'élan qu'il prit et qui se tut brusquement sur un éclat furieux, car l'autre ayant fait à sa rencontre la moitié de la route, ils se heurtèrent et rebondirent, se claquant sur l'estomac un grand coup de leurs ergots d'acier ; ébouriffés comme de vieux plumeaux, ils s'attaquaient corps à corps, la griffe ouverte, le bec fermé, dans un tourbillon de duvet. Cette passe forcenée leur coupa le souffle et ils posèrent, menaçants, bec à bec, les plumes du cou en pelote d'épingles, étirés entre la fureur de frapper et la peur de recevoir, longs comme s'ils pendaient par le cou aux crocs d'un marchand de volailles.

Leur haleine fusait blanche dans l'air froid et l'œil noir serti de jaune brillait de la flamme impassible des pierres précieuses. « Tit Bleu », la face collée à la grille du parc, sifflait vers son coq une note interminable comme un coup de vent du soir dans les arbres qui

plient. Soudain, le chef de gare, un des mieux placés, se jeta par terre :

« Bon Dieu ! mon train ! »

On entendait les conducteurs fermer les portières et la sonnerie du disque tinter.

Le banc vacilla. Un jeune homme en veston, étudiant à l'Université de Douai, en étant tombé aboya : « Eh ben quoi ? » C'était le fils de Gaston Delebecque, fermier riche, dur et conseiller municipal. Son voisin, journalier âgé habillé de velours brun, le remonta en lui faisant la place large.

Les coqs s'achevaient. Celui de « Tit-Bleu », fléchissant ses longues pattes sous les assauts, ne répondait plus qu'à coups de bec aux coups d'ergots du coq de Broutin ; cependant, il lui happa son moignon de crête et le secouant de toutes ses dernières forces, l'agenouilla. Mortellement blessés tous deux sans doute, ils haletaient et leur souffle faisait trembler les roupies de sang qui leur pendaient au bec. Celui qui tenait encore debout happait de temps à autre la crête de l'adversaire qui pour fuir ses coups mit la tête sous l'aile. Et on cria : « Perdu Broutin ! »

Le coq de Tit-Bleu ne valait guère mieux et chancelait, les yeux clos, mais l'autre ne se relevant pas, il fut proclamé vainqueur.

Les deux coqueleux entrant dans le parc reprirent leurs bêtes. Sitôt que le coq de Broutin sentit la chaleur de la main de son maître, il se redressa vaillamment et chanta. On riait :

« Il est ben temps ! » Les parieurs malheureux injuriaient la bête :

« Tords-lui le cou ! »

Broutin, jurant comme une fontaine coule, le remit dans son sac et en frappa, à toute volée, le mur de la cour :

« Vingt francs pariés ! vingt francs perdus ! »

Il ne s'arrêta que lorsque la toile du sac se teignit de rouge et marqua le mur en lui éclaboussant le visage.

Tiberghien, un panier de verres sur le ventre, criait : « A qui des chopes ? »

Derrière lui, une servante rouge aux cils collés, qui portait de la bière dans un broc à toilette, apostrophait les hommes :

« Eh bien, vous ne buvez point ? »

Ils buvaient. Enfonçant sa rude figure dans une pinte, un Flamand à cheveux jaunes avalait à grands coups de menton comme s'il mâchait du pain frais ; le bruit de son gosier s'entendait à plusieurs mètres.

Au pied du mur où s'alignaient des dos, la terre rendait un son d'averse.

« Il faut battre l'autre couple, avisa un homme, il va faire nuit. »

Tiberghien ne répondit pas. On devait boire. Dans le ciel paraissaient les nuances de fleurs du crépuscule. La divine paix des jours qui meurent planait sur le tumulte de ces hommes aux âmes obscures.

Quittant le mur et les pintes, ils se serrèrent à nouveau autour du parc. On apportait d'autres coqs.

UN BON OUVRIER

un bon ouvrier

Les maisons d'articles de voyage recherchaient les apprentis de M. Victor. C'était un de ces ouvriers de qui on dit qu'ils travaillent « en conscience », cela s'entend : moins pour satisfaire le client que pour se contenter eux-mêmes. Il avait des manies; par exemple il prétendait qu'il y eût toujours dans la vitrine un de ces sacs en tapisserie dont on ne se sert plus que pour jouer les vaudevilles en province. Son patron, M. Gossin, l'y laissait et le cachait par une valise en vache vernie, à coins d'acier, article anglais. Entre M. Gossin et M. Victor associés de fait, aucun contrat n'existait.

Voilà vingt ans, M. Gossin monta la boutique et M. Victor « fit » la maison par sa main-d'œuvre. La clientèle ne marquait pas entre eux de différence et lorsqu'on lui présentait quelque réparation délicate, M. Gossin demandait M. Victor au magasin. Il venait de l'arrière-boutique, en tablier de toile brune, les manches retroussées.

Il se présentait toujours lunettes bas.

S'il les remettait pour examiner l'article, il ôtait sa toque, et dès qu'on le priait de se couvrir, enlevait de nouveau ses lunettes.

Il lui fallait quelque chose dans les mains.

Étant veuf, il prenait place à la table de M. Gossin. Il y avait un fils Gossin, jeune homme célèbre dans les cafés, licencié es lettres, qui comptait, à la mort de papa, vendre la maison. M. Gossin, aussi bon vivant que son fils, tué intestat par une congestion, l'entreprise fut cédée. Madame Gossin partit en Artois dans sa famille et son fils en villégiature avec une femme facile.

Le premier jour que M. Victor, montant de l'atelier pour prendre son repas avec les nouveaux patrons, ne vit pas de couvert pour lui, il fut tellement impressionné qu'il remit ses lunettes et laissa pendre ses mains vides. Le nouveau maître, veston noir, cravate blanche, élégant et rosse, article de Paris demandait le nez haut : « Vous désirez ? »

Résigné, M. Victor tourna le dos et s'en alla dîner au restaurant avec les ouvriers, émus de l'affront fait à cet homme de cinquante ans. Mais, à la suite, ils lui montrèrent moins d'égards. Entre eux, parlant de lui, ils disaient : le père Victor ; et le deuxième ouvrier, qui enviait sa place, osa un jour l'interpeller : « Eh ! le vieux ! »

M. Victor en fut aussi ému que de la suppression de son couvert. Le même soir, il aperçut son sac de tapisserie dans un débarras. Il sentit trop âprement qu'il était chez les autres et dit au patron, avec douceur et ténacité :

« Monsieur, je m'en vais ! »

— « Tiens ! quelle idée !... Oh ! si vous y tenez ! »

La joie du maître transparaissait à travers sa grimace navrée comme une lumière derrière la main qui la voile.

Quand le vieil ouvrier eut passé la porte, le jeune patron respira copieusement et dit :

« Enfin je suis chez moi. » La boutique lui semblait

plus large. Les anciens serviteurs, nourris de respect, finissent par devenir encombrants. Le lendemain, au réveil, M. Victor ressentit un malaise étrange, tout nouveau pour lui : rien à faire. Chaque minute s'allongeait telle qu'une minute d'attente, que la dernière minute.

Pour un ouvrier qui depuis vingt ans, n'a pas chômé, se trouver un matin de semaine, bien portant et sans ouvrage, c'est une grande détresse, toute la vie laissée à la dérive par les habitudes rompues.

Rien à faire de ses mains, rien de sa pensée, sinon s'attrister de ne rien faire. Si l'oisiveté tuait aussi promptement que la faim, il serait mort très vite, car il avait grand faim de travail.

Les jours suivants, vivre à vide comme un moulin qui tourne sans rien moudre, le rendit malade. Un désespoir vigoureux ravagea son âme. Il pleura. Ses larmes lui firent honte. A son âge, s'abandonner ainsi ! Il se serait frappé. Résolument, il décida de tenter un établissement à son compte. Il chercha une échoppe de petit loyer et, ménageant ses économies, se contenta d'un sous-sol comme en ont les artisans pauvres dans les villes fortifiées du Nord où la population est nombreuse et la place réduite. On y descendait, à l'aide de trois marches, par un soupirail ouvrant au ras du trottoir, dans la plinthe d'une boutique où chantaient des blanchisseuses.

L'intérieur avait les dimensions d'un caveau de grande famille : « Concession à perpétuité ».

A la pensée du travail proche, un peu de joie tiède souffla dans l'âme déserte et froide du vieil ouvrier. Il rangea là des planchettes, de la toile, des coupes de cuir et fabriqua des malles. Le jour du soupirail ne par-

courait pas toute la cave et M. Victor devait travailler exactement sous l'ouverture.

Beaucoup de mendiants quêtaient dans ce quartier pauvre. Le jeudi, on entendait sauter un gros sou dans un quart militaire désaffecté ; un homme, la face vers le ciel, marchait au rythme de ce vacarme, brinqueballant sa pancarte :

« J.-B. Dubus, aveuglé aux mines de Liétard en 18... »

Il s'arrêtait auprès du soupirail et cachait le jour à M. Victor qui ne voyait plus ses clous dans ses sébilles ; la cave s'emplissait de cris :

« Avôgle !... A la fleur de l'ââge !... Seul dans la vie !... »

Il mettait des accents circonflexes sans compter. Son chien salissait les dalles. M. Victor, le marteau en arrêt, attendait la lumière.

Le mardi, c'était un manchot qu'on appelait « Mal coupé » à cause de son affreux moignon et de ses nombreux enfants. Ils allaient en troupeau devant lui, la mère portait le poupon et tous chantaient.

Verse, verse des baisers...

Le cri de la marmaille au bec écarquillé parcourait l'espace.

L'un d'eux tenait une poupée minable, crasseuse, à laquelle ils ressemblaient tous ; elle avait l'air d'être de la famille : le petit dernier.

M. Victor attendait quelquefois cinq minutes avant de pouvoir planter un clou, mais il n'en plantait jamais un qui ne fût planté en conscience. Quand il eut mis en montre, sur le trottoir, deux malles et un petit sac, on pépia dans le quartier :

« Vous avez vu ?... C'est des affaires de riches. »

Des voyageurs de commerce, en route vers la gare, s'arrêtaient, flairant la bonne affaire.

Bientôt, des gens le pressèrent, criant par le soupirail :

« Monsieur Victor ! Quand commencerez-vous ma marmotte ? »

Au bout de six mois les commandes le dépassaient, mais il n'en exécutait ni plus vite ni plus mal la première à rendre.

Un parfum d'abondance monta de la cave où le vieil ouvrier emplissait ses jours de travail comme un ivrogne emplit de vin son verre : à ras. Les chercheurs d'aubaines guettaient les malles à porter à domicile. M. Victor attitra un commissionnaire : le n° 19.

Il siégeait à l'estaminet Tricoux, à l'enseigne :

Ici on est mieux qu'en face.

C'était un ancien boulanger, vieil homme à peau duvetée par quarante ans d'enfarinage.

La plaque en cuivre de son képi municipal ressemblait, sur sa tête blanche, à un diadème de roi d'opérette. Il s'appelait Baptiste Géneaux. La blanchisseuse, rendue méchante par les belles affaires de M. Victor, envoya ses ouvrières en camisole blanche verser, de leurs bras nus, de l'eau dans son soupirail. M. Victor se plaignit au propriétaire, un brasseur blond à grosses joues rouges, une de ces figures du Nord dont on dit qu'elles sont en peau de fesse. Cet homme aimait toucher tranquillement ses loyers. Il vint et cria dans la fumée de sa pipe :

« Il faudrait voir à m' fiche la paix. »

Il y eut une grande dispute. M. Victor fut traité par toutes les femmes à la fois de vieux rat :

« Ça vit dans un trou! Ça n'a pas de linge! »

Finalement, la blanchisseuse donna congé et M. Victor prit la boutique. Il embaucha deux de ses anciens apprentis, revenus du régiment, et mit dans la vitrine un sac en tapisserie. Les clients de la maison Gossin accouraient, sympathiques :

« Vous auriez dû nous dire... vous faire aider... » protestaient les dames à paroissiens, heureuses de retrouver, pour leur maroquinerie, l'ancienne main-d'œuvre, à meilleur compte. Les salons eurent ainsi profit à quitter avec indignation le successeur de M. Gossin qui jetait à la rue un vieil ouvrier :

« Un homme si capable, ma chère! »

On venait maintenant chez M. Victor de toute la ville.

L'arrière-boutique où il couchait, envahie par les marchandises, il loua le premier étage et y fit placer une pancarte à lettres dorées :

ARTICLES DE VOYAGE. VICTOR LEGRAND.

L'année suivante, il dut prendre à bail toute la maison.

L'ESTAMINET
DU COQ A TROIS PATTES

l'estaminet du Coq à Trois Pattes

Le paysan était content de la moisson : pas beaucoup de gerbes, mais des épis très lourds : plus de grain que de paille.

Les meules jaunes de l'avoine, les meules blanches du blé, les meules grises de l'année d'avant, maintenant habitaient la plaine fauchée. Leurs groupes semblaient, au loin, des hameaux.

De petites glaneuses, harassées, s'y adossaient assises et présentaient à l'horizon leur semelle à gros clous. Elles regardaient venir, là-bas, la première brume d'automne, l'invasion du brouillard guettant la plaine recueillie où deux routes blanches traçaient une croix.

Le cri d'une bête de ferme sondait le silence et en révélait la profondeur.

Au lieu du corps arqué des faucheurs, parmi les moissons entamées, élevant à deux bras, sur le ciel bleu, leur gourde pleine, on ne voyait plus que vaguement, dans les vapeurs, le dos rond des chasseurs parmi les champs de betteraves où la queue des chiens en quête panachait en battant les larges feuilles.

Au bord d'un petit bois roux, piqué dans la plaine comme un plumet, apparaissait le « château », une maison blanche à toit d'ardoise. Tout proche, le village

gris couvé par le clocher noir. Des fumées montaient, rêveuses, comme quittant la terre à regret.

Le temps frais évoquait le désir du coin du feu. On se pelotonnait déjà dans le grand regret de l'été fini et le souvenir consolant des joies douillettes de l'hiver passé. Peu de monde aux champs : une vieille accroupie dans une pâture emplissait un sac d'herbe pour ses lapins. On entendait, sous sa main sèche, craquer les poignées de verdure tordue. Sur la route venaient, claquant leurs énormes sabots emplâtrés de terre, des journaliers de moisson vêtus de gros velours couleur de glèbe.

Un mouchoir flamand, tout neuf, coloré comme un drapeau, leur flottait autour du cou. Quelque colporteur belge venait de passer. Avec le gain de la moisson, ils allaient boire.

La meilleure bière se débitait à l'estaminet du *Coq à Trois Pattes,* célèbre par un oiseau empaillé.

Le professeur d'histoire naturelle du lycée de Douai, surnommé par ses élèves « Grandes Eaux » à cause de son débit de salive, offrit une fois soixante francs de ce phénomène.

Bousigue, le cabaretier, consentait, mais sa femme résista et dit :

« Si je le vends, tous ceux qui parient de montrer un coq à trois pattes perdront. Ils iront boire ailleurs. Ce n'est pas une chose à faire. »

Le professeur, homme d'autorité apparente et d'une timidité réelle, campa son binocle sur son nez de docteur, boutonna ferme sa redingote et menaça de l'intervention du maire pour obtenir à la science un phénomène d'intérêt public.

— « Min poulet, c'est min poulet », dit la mère Bou-

sigue. « Vous ne prenez rien?... Allez-vous-en dans vô' maison. »

« Grandes Eaux » concevait le monde comme un espace où l'on s'aventure, pas trop loin, pour rapporter dans son cabinet, des curiosités. La vie ne lui avait laissé d'autre joie que collectionner. Cette joie perdue, il s'en alla très triste, trouvant la vie inutile.

Madame Bousigue dit à toutes ses pratiques qu'elle venait de refuser soixante francs de son coq. Dès lors, sa célébrité accrue fit boire davantage de chopes.

Monsieur du Trieux, le châtelain, bel homme : un lutteur qui aurait la peau fine, menait, ce jour-là, sa jeune dame voir le coq à trois pattes. Du seuil, il l'encourageait :

« Voyons, venez; le cabaret est vide. »

— « C'est bien vrai? »

Il n'y faisait pas propre, les Bousigue devenant vieux. Elle entra, sur la pointe des pieds, relevant à pleines mains sa jupe, comme par la pluie. Le linge dentellé parut, auréolant la haute bottine que gonflait la cheville musclée. Sur le parquet, le sable contenait une foule de brindilles, de scories de semelles. Le parfum de femme soignée de la châtelaine plaisait parmi les odeurs de fiente des oiseaux élevés par Bousigue. Ils puaient dans des cages faites avec des treillages coupés aux clôtures du château.

Madame Bousigue torcha, d'un coup de manche, des chaises noires.

— « Mettez-vous. Monsieur. Madame. Mettez-vous! » Elle défit son tablier bleu, le traîna sur une table vernissée qui collait aux mains et, l'ayant remis, demanda :

« Qu'est-ce que vous boirez ben? »

Quelle vieille! Peut-être n'avait-elle plus de cheveux, mais on n'en savait rien; son bonnet blanc calé par les oreilles lui couvrait le crâne, de la nuque aux sourcils. Rien à racler sur son maigre visage dur comme un os.

M. du Trieux dit :

« Nous voudrions voir le coq à trois pattes. »

La vieille ouvrit la porte de la cour; Bousigue était là qui clouait sur une planche un morceau de grillage fraîchement volé.

Elle cria, comme s'il eût été loin dans les champs :

« Viens t'en quère le coq! »

— « Pleurez point! Pleurez point! Je vas le quère! » Levant ses bras secs où saillaient d'énormes veines, il atteignit la bête empaillée.

— « Pose-le là! » dit madame Bousigue, frappant de sa main dure la table essuyée.

— « Et d'ù, le poser?.. Tais-teu, minteux! »

Et il le posa où elle avait dit. A ce moment les journaliers de moisson entrèrent, raclant leurs sabots.

Ils allèrent tous s'asseoir dans le coin le plus éloigné des châtelains.

— « Eh bien, oui, c'est entendu; il a trois pattes », dit madame du Trieux; « si nous nous en allions, maintenant. »

Les journaliers demandaient, à voix contenue : « Des chopes. »

Chacun, tenu coi par la gêne, aspirait son bruit. Un merle siffla et changea de perchoir. On entendit, net, le coup sec des pattes agriffant le barreau.

— « Ça sent si mauvais ici, se plaignit madame du Trieux. Allons-nous-en, dites. » Dans le groupe des

journaliers, un homme se frappait glorieusement la poitrine.

— « Mi, je vous dis qu'ils ne peuvent point boire. C'est pas des hommes, ça. Nous au moins, voilà ! »

Et, empoignant son grand verre, il se le vida, d'un seul coup, au fond du gosier. La bouche déborda et le coin des lèvres fit gouttière dans le cou.

— « Une chope ! »

Les journaliers riaient.

Madame du Trieux :

— « Allons-nous-en. Je vous en supplie ! Allons-nous-en ! »

— « Mais non, ma chère. Si nous nous laissons braver sans réplique, demain il y aura vingt trous dans la haie du parc... Un cognac ! »

Un oiseau faisait « tiu-tiu ».

Le buveur héroïque se dressa, un beau gaillard blond, encore duveté :

— « Mi, je bois la goutte dans des p'tiots verres parce que je suis pauvre; mais si j'serons riche, j'boirons à la bouteille, parce que je suis un homme. »

— « Ça va finir, ça, » dit madame Bousigue. Les hommes ronronnaient des encouragements derrière leurs verres.

— « Je parie vingt chopes que je bois un litre de genièvre, mi ! »

Il défiait le riche que la mère Bousigue, guettant l'aubaine, suppliait de l'œil et des mains. Lançant cinq francs sur le comptoir, M. du Trieux dit : « Tenu ! »

— « Es-tu fou ? » demanda sa femme.

Fatiguée d'énervement, elle s'appuya du dos à la chaise dont elle tenait le bord.

La vieille donnait un litre que le grand blond empoigna. Il dit : « Voilà ! » et, campé devant le comptoir embouchа le goulot.

Sous la peau de son cou tendue par le renversement de la tête on voyait descendre les gorgées. Très rouge, il s'arrêta pour mirer le flacon. Il était à moitié.

— « Il n'y a pas de plaisir, hein ? dit un journalier. C'est de trop. »

Les Flamands parlaient bas.

— « Après ça, tu seras solide. Voilà du bon, tu sais ! » affirma le père Bousigue qui versait les vingt chopes.

Ses compagnons les vidèrent en souhaitant :

— « A la tienne ! »

Il répondit : « A la vôtre » et biberonna son litre avec un renvoi du gosier. Ça ne passait plus. Il s'assit, les mains entre les genoux, ses gros doigts pendant vers la bouteille posée au sol.

Madame du Trieux épouvantée lui parla :

— « C'est assez. Vous allez vous rendre malade. »

Il dirigea sur elle ses yeux rouges et l'effort de soulever les paupières lui ouvrit la bouche. Il avait de grandes dents blanches.

— « Pas de danger, assura le père Bousigue, c'est du bon. »

Un geai dit un de ces mots qui s'orthographient une lettre et plusieurs points.

— « Mauvaise chance, cette année, geignit le vieux ; sur six, trois qui crèvent. »

L'homme au genièvre en venait à bout. Le travail des dernières gorgées lui remuait le torse.

Ses compagnons le flattaient.

— « Gagné !... Voilà un homme ! »

Tout bu, il se tordit et mit ses pieds l'un sur l'autre, écrasant celui de dessous. Appuyé des reins au comptoir, il ne s'occupa plus de rien autour de lui.

Madame Bousigue lui ôta la bouteille vide et il tomba lourd comme un mort.

Les camarades accourus le relever le posèrent sur une table trop courte d'où pendirent, aux deux bouts, ses jambes et ses bras.

Madame du Trieux mangeait un de ses gants.

— « M'faut quère de l'eau pour c't homme, dit la mère Bousigue. Vous désolez point, madame, ça lui passera. »

Dans un silence soudain énorme, on entendit les oiseaux piéter sur les perchoirs des cages.

M. du Trieux emmenait sa femme défaillante. Elle marchait si lentement qu'elle comprit encore un journalier repoussant la cruche de la vieille revenue de la pompe :

— « Plus la peine. C'est de l'eau bénite qu'il lui faut. »

UNE BONNE AME

une bonne âme

Monsieur de Samer, blond et créé pour le bonheur des femmes des autres, rendait la sienne malheureuse. Il aimait, il chassait, il mangeait. Elle priait. Voilà qu'il mourut. Elle pria davantage. Cette âme catholique et forte entreprit une œuvre colossale : racheter les péchés de son mari. Elle ermita dans le château de famille échoué au bord d'un bois du Nord, profond comme la mer et où l'on ne chassait plus. Monsieur de Samer et ses amis y avaient accompli des prouesses dont les plus jolies villageoises gardaient le souvenir. Sa veuve laissa vivre en paix le gibier qu'il tuait trop.

Sur le sol vert des routes mortes, les lapins jouaient maintenant en famille. On voyait, parmi leurs cabrioles, paraître l'envers blanc de leur queue. Ils pullulaient. Les paysans pâtirent. A l'entour du bois les cultures étaient dévorées. Autant valait mettre les vieux chevaux au vert dans le blé en herbe que de le laisser piller par les garenneaux. Le château payait les dégâts, mais chichement. Les bonnes œuvres appauvrissaient madame de Samer. La politique du curé réprimait les récalcitrants.

« Laissez en paix cette sainte femme qui est la Providence du pays. »

Elle donnait à tous : au pape, aux hautes et grandes dames patronnesses, à l'évêque doucereux, au curé caressant, au sacristain furtif et aux madrés chemineaux qui se confiaient son adresse pour y venir « chiner ».

Il passait, nu-pieds, des mendiantes de village, entortillées de toile à sac ; leur besace, bosselée de croûtons, raclait les os de leur dos maigre et elles avaient noué leur face résignée, aux yeux astucieux, dans un vieux fichu couleur torchon ; puis, des mendiantes des villes, vêtues par la charité des dames, de vieilles choses faites pour aller au bal. Des rôdeurs des champs redoutés des poules dont des plumes restaient au fond de leur sac plein de tours, venaient, le dos rond, le regard en quête, flairant vers les basses-cours et les portes mal closes. Aux aboiements des chiens de ferme soudain furieux, ils se hâtaient en serrant leur trique.

Et des rôdeurs de ville, pâles et résolus. Fainéants des « fortifs », rejetés vers l'enceinte par le bouillonnement laborieux de la cité, ils éclaboussaient les champs comme des gouttes d'écume par dessus le bord d'une marmite. L'inquiétude tenait le village. Sur le passage des loqueteux en route vers le château, les fermières soucieuses bougonnaient dans la porte entr'ouverte. Des mendiants leur tendaient la main, en bons commerçants que le souci des affaires ne quitte jamais. Ils recevaient des injures :

« Sale espèce ! Allez-vous-en chez vous ! » Et ils les rendaient.

Tous les bandits du département accouraient vers l'auréole éclatante de la Bienfaitrice. Pendant la messe, on volait dans les maisons. Chaque semaine, les paysans changeaient l'amorce de leur fusil. Madame de Samer, les yeux au ciel donnait, donnait aux déshérités et aux filous, et à tant qui craignent la peine mais aiment l'argent.

Les promeneurs du dimanche abandonnaient le village : on y rencontrait trop de vilaines figures et, à s'asseoir sur l'herbe, on attrapait de la vermine. Vautrés dans les luzernières rongées des lapins, les mendiants se traînaient au bord de la route, ne sortant de l'herbe moelleuse que leur main fainéante :

« La charité, s'il vous plaît ! »

Terrifiants, ils obtenaient des sous sur leur mauvaise mine. Ceux à qui l'on ne donnait pas disaient aux femmes des choses obscènes. Les boutiquiers en promenade repartaient, indignés, par premier train, n'osant attendre le crépuscule dans cette contrée de bandits où des yeux sournois guettaient les chemins. Le pays devint désert. Une auberge tenue par une vieille femme aidée d'une jeune servante fit faillite ; la veille de la vente par maître Langlois, huissier à Lille, la petite aux joues rouges fit un sac de sa vieille jupe, y bourra tout ce qu'elle put prendre, le noua serré et, passant par derrière, s'en retourna dans son pays.

L'aïeule en bonnet blanc, incapable de la poursuivre, s'assit sur la borne du seuil et maudit le monde entier :

« Y a pas de bon Dieu ! Les lapins de madame la baronne mangent mon pré. Ses mendiants font s'enfuir mes pratiques. M'servante m'vole. Et j'vons être vendue.

J'aurons plus de maison. Pourtant, j'ons rèn fait de mal et je suis ben vieille. Y a pas de bon Dieu ! »

Le curé l'adressa à madame de Samer qui lui fit l'aumône mais ne lui rendit pas son auberge : « un lieu de perdition », et ce fut une de plus qui rôda autour du château.

Monsieur Matuire, un petit fermier qui menait sa charrue lui-même, trouva un soir, au bout de sa fourche, un nid de chemineaux dans son foin. Il leur piqua les reins en criant; eux s'enfuirent, silencieux, puis le rattrapèrent à pas de voleur, comme il s'en retournait triomphal et l'assommèrent avec la promptitude de gens qui s'y connaissent.

Il lui fut prescrit de soigner ses bosses pendant un mois et, le lendemain, les gendarmes deux par deux, chevauchèrent méfiants et solennels entre les minces peupliers des routes, les peupliers tristes d'où les corbeaux plongeaient dans les moissons.

Le village mit des serrures aux granges et le serrurier Noté s'enivra sur son bénéfice le lundi outre le dimanche.

Aucune maison ne s'ouvrit plus le soir. Ce fut la guerre entre les gens du Foyer et ceux du Chemin que la porte sépare.

En plein jour, les paysans, s'arrêtant de bêcher, jetaient aux chemineaux toutes les pierres de leur lopin; eux les ramassaient et, en pleine nuit, lapidaient les maisons.

On lâchait les chiens dans les ténèbres. Les habitants n'osaient plus dormir que le bahut contre la porte.

Un soir, comme ils étaient tous ainsi bien clos et l'âme inquiète dans leurs maisons troublées, le village

flamba par les deux bouts. L'odeur de roussi remplissait d'épouvante les paysans réveillés par les hurlements des mâtins. Ils sortaient sur la route, en linge de nuit, dans la sueur de leur dur sommeil. Et, sur le pas des portes, on voyait, derrière les doigts tremblants des aïeules, vaciller la flamme jaune des chandelles.

On entendait des :

« Qué nouvelles?.. Eh ben! Quoi donc!.. A c't heure!.. » toute l'hésitation de gens qui se retiennent de croire à la redoutable évidence. Il fallut pourtant s'y rendre. Ce fut la panique :

« Ma mè de Dieu !.. Tout brûle! Va t'en quere le sac qu'est dans le bahut. Et les petits papiers d'argent prêté... Et la vaque!.. Et le viau! Tire dessus!.. Hue! »

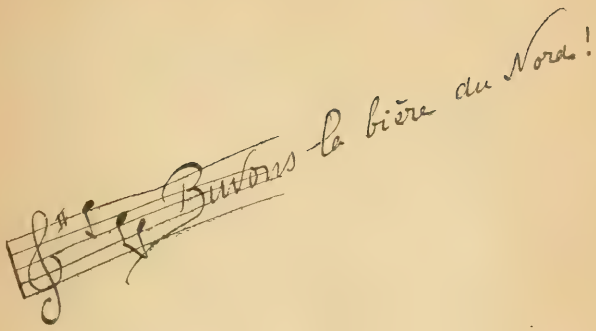
Les flammes ondoyaient comme les longs cheveux d'une baigneuse surprise par une bourrasque. Des bandes de rats, la queue ondulant au vent de leur fuite, enfilaient la route, vers les paisibles champs noirs que saupoudraient les étincelles; vers le bois propice de madame de Samer fuyaient des ombres sournoises. Dans toutes les maisons on criait. La voix aiguë des femmes implorait le ciel. Quelques hommes pensèrent à lutter. Il y avait bien une pompe mais elle venait de prendre feu. Rien à faire que fuir. Dans un paysage de cauchemar, chariots, bêtes et gens passaient chargés de dépouilles. Les flammes parcourant les ténèbres, y lançaient des aigrettes d'étincelles qui s'éteignaient là haut, très haut, vers le calme énorme des étoiles. La silhouette des charrettes hérissées de meubles et les grandes oreilles des ânes inquiets marquaient noires sur l'incendie rouge. On entendait les coups de trique

sur les os des bêtes. Les pleurs des enfants, les gémissements des femmes, les jurons des hommes variaient sur l'aboiement continu des chiens et le bruit des roues.

L'embrasement formidable des granges bien pleines éclaira soudain la campagne. La caravane des malheureux de qui la maison, la vieille maison brûlait, vit à une fenêtre du château, madame de Samer à genoux.

Son âme catholique implorant le ciel tranquille, elle demandait au Seigneur sa miséricorde pour les pécheurs qu'il mettait à épreuve.

BUVONS LA BIÈRE DU NORD!


Buvons la bière du Nord!

Buvons la bière du Nord !

Une chaude journée. L'ombre symétrique des peupliers, traversant la route poussiéreuse, évoquait les bâtons que de petits écoliers, qui se mordent les lèvres, font sur des pages bien blanches. Du haut des arbres étriqués, des pies descendaient sur la campagne, leur vol tiré droit à une motte que leurs ailes noires et blanches époussetaient d'un battement large comme le déploiement d'un éventail demi-deuil.

Des champs d'épis mûrs venait sans cesse le susurrement des pailles poussées l'une contre l'autre par la brise ardente. Dans les fossés, l'eau claire luisait comme une arme à midi.

La vivacité d'un hoche-queue sémillant, au milieu de la route, surprenait.

On s'étonnait de cette prestesse parmi l'indolence de tout ce qui vivait : les hommes au front mouillé, le bétail vautré dans l'herbe chaude des pâtures, les plantes aux feuilles inclinées vers la terre sèche. L'ombre des meules tentait au repos. Je cherchais l'endroit le plus étroit du fossé pour sauter vers l'une d'elles quand, derrière moi, une voix puissante me nomma. C'était Vancoppenhole, marchand de jambons et mon ami depuis une fois que je l'avais ramené chez lui, ivre à

indigner ses cochons. Se trouver dans cet état et tenir quelquefois sur deux pieds le distinguait d'eux qui mangeaient tout autant, mais lui buvait mieux.

Depuis cette aventure, il voulait toujours, par reconnaissance, me désaltérer. Grand, fort, la face rouge, il s'éventait de son vieux chapeau, tant de fois tombé par terre, où c'était si difficile de le reprendre, même en lui parlant avec douceur. Certaine fois, Vancoppenhole appliqué à le ramasser, s'étonna que son bras fût si court, se pencha d'autant qu'il s'étonnait, et tomba les deux genoux sur son chapeau, qu'il continua longtemps de chercher, tâtant le sol autour de lui ; c'est là que je fis sa connaissance.

Maintenant, les gouttes de sueur coulant d'entre ses cheveux ras cascadaient d'une ride à l'autre sur son front accidenté. Sa chemise molle brutalement ouverte, montrait les poils frisés du thorax. A chaque instant il roulait en boule un pan de sa blouse bleue et s'essuyait le visage par un coup de patte qui ployait son nez charnu.

Je lui demandai comment se portaient sa femme et ses trois enfants.

« Bien, me dit-il, l'air affairé et la voix tranquille, mais on ne devrait pas faire route sans gourde. Quelle chaleur ! C'est pénible pour les moissonneurs. »

Il souffla du nez puis ouvrit la bouche et exhala un grand soupir qui ébranla sa tête.

« Qu'il fait chaud ! Venez-vous boire une pinte à deux ? »

Vraiment, il avait soif ; son front tombait ; ses genoux fléchissaient sous le poids de son grand corps plié aux reins. Les bras flottants, il raclait le sol des clous de ses semelles et du fer de son bâton.

L'âme de Vancoppenhole contient encore ceci de généreux : la joie d'offrir à boire. Même lorsqu'il meurt de soif, il trouve assez de salive pour vous répéter son invitation :

« Eh bien ! Vous venez avec ? »

Je le remerciai et l'avertis :

— « Vous allez d'abord boire au verre, puis à la cruche, puis au tonneau. Boire fait boire. »

— « Ce n'est pas bien de vous moquer de moi dans l'état où je suis. Quelle chaleur ! Ça me rend malade. Du temps bien dur pour les moissonneurs, mais ils ont une gourde, moi je suis parti sans. »

Un chien au souffle rauque passa inquiet au large de nous. Il se traînait, les pattes fléchies, le ventre à ras le sol, son poil noir dessinant dans la poussière un chemin strié, au bord duquel ses pattes imprimaient des trèfles à quatre feuilles. La longueur de sa langue pendante séparait du sol sa tête aux yeux luisants ; d'un bout à l'autre de son échine saillaient ses vertèbres. Il dégringola le talus en foulant les herbes, éclaboussa le fossé et lappa l'eau claire.

Vancoppenhole jaloux de cette satisfaction et revigoré par le rappel de son idéal, mit profondément son chapeau, me dit au revoir et marcha vite vers une petite maison vue dès le tournant. Moi, je sautai le fossé plein du vacarme qu'y menait le chien dans l'eau, maintenant bourbeuse, et m'assis contre une meule de l'été dernier qui m'accueillit en me griffant le cou de la pointe de ses pailles grises. De là, je vis mon ami Vancoppenhole s'incliner pour entrer par la petite porte que son grand dos boucha.

La fine maison ! Très basse, agenouillée sous son

toit de tuiles neuves au-dessus duquel se rejoignaient les arbres. De tous côtés, la caresse des branches venait à elle. Les oiseaux l'entouraient comme une proie friande; la grappe lourde d'un vieux poirier balançait jusqu'à toucher les tuiles sous l'acharnement des moineaux ébouriffés qui piquaient les fruits verts. Atteignant les arbres, les pousses folles d'une vigne montaient, ses feuilles larges comme des ailes agitées au frôlement des oiseaux. Le sinueux cep noir se voyait de loin sur la chaux nouvelle du mur qui repoussait le vert des pampres. Tous les amoureux qui passaient devaient souhaiter de vivre là. Un pont, en dos de baudet, à haut parapet de pierre grise menait, par dessus le fossé du chemin poussiéreux à la cour garnie de gravier luisant. Derrière ce nid, la plaine dorée reculait jusqu'à un horizon sans brumes éloigné par la limpidité de l'air brûlant. Très loin, tournaient les ailes d'un moulin.

Au-dessus de la porte, une pancarte en bois dont je ne parvenais pas à lire l'inscription, m'intriguait. Enfin, je déchiffrai avec application :

— DÉ...BI...TANT —

En effet, je voyais maintenant, derrière les vitres du rez-de-chaussée, resplendir les couleurs limpides des liqueurs populaires. Mon ami Vancoppenhole, marchand de jambons, jambons frais, jambons salés, jambons de toutes provenances, ne devait plus avoir soif.

Le temps passa; sous le soleil oblique les ombres s'allongeaient. A l'horizon du levant, des brumes mauves montaient d'une forêt dont on éprouvait, à distance, l'horreur sacrée. Adossée aux teintes lilas qui se

dégradaient dans le ciel, elle traçait sur cette mélancolique lumière, l'ondulation noire de ses sommets d'arbres sous lesquels il faisait déjà nuit. Un vent frais, courant d'un horizon à l'autre, remua davantage, par toute la plaine, les moissons épaisses. Le vol pur des hirondelles, en chasse d'insectes, effleurait le remous profond des blés et les agiles oiseaux noirs éparpillaient leurs cris aigus dans le grand murmure de cette mer blonde. Les feuilles des peupliers s'agitèrent du haut en bas des arbres altiers dont la cime fléchit. Sur le couchant pourpre, les troncs noircirent. Soudain, dans toutes les hautes branches, les oiseaux chantèrent follement, comme s'ils ne devaient plus jamais chanter, comme si la mort de la lumière leur faisant pressentir la Mort, ils se hâtaient de dépenser leur vie pour lui en laisser moins à détruire.

Dans le fossé, un crapaud essaya sa flûte, un grillon son fifre, une grenouille ses castagnettes. Puis, ils se turent longtemps, ainsi que des musiciens humbles qui guettent si on ne les empêchera pas de jouer. De nouveau, le crapaud donna le *la*.

Le jour mourant invitait aux larmes.

On était dans un de ces moments où, du ciel mystérieux, tombent, dans l'âme des hommes, des envies de prier.

La petite porte de la jolie maison s'ouvrit; mon ami Vancoppenhole s'y encadra. Il fit quelques pas avec précaution, piqua son bâton dans le gravier de la cour et s'y maintint appuyé, la tête basse, paraissant réfléchir à des choses graves et imprévues.

Derrière lui sortit en dansant un petit homme sans chapeau, coiffé en nonne par un pan de sa blouse.

Sabrant de la trique, on eût dit qu'il écartait des bêtes. Il fit plusieurs fois le tour de Vancoppenhole, l'atteignit enfin et s'appuya subitement sur lui. A cette surcharge, le bâton de Vancoppenhole oscilla, faisant crier le gravier.

Quand il fut certain de rester debout, le petit homme bien cramponné cria : « Cochon ! »

Et il rit, ouvrant une bouche à la noirceur insondable où subsistaient, solitaires, s'éloignant les uns des autres comme s'ils se faisaient peur, quelques chicots de dents hérissés, féroces, effrayants dans la gencive rouge.

Vancoppenhole, le front penché, réfléchissait à des choses sans doute encore plus graves et tout à fait inattendues. Le petit homme hurla de nouveau : « Cochon ! » avec une telle violence qu'ébranlé par l'effort, il étreignit Vancoppenhole pour ne pas tomber. Le bâton qui les soutenait tous deux s'enfonçait dans le sol.

Solidement agrippé à l'autre, le petit homme rit, comme il eût vomi, à pleine bouche, et trépigna, poussant des hurlements que les hoquets de sa joie coupaient court.

Vancoppenhole parut avoir résolu son problème; il releva la tête et rit aussi, mais sans bruit; sa vaste face rouge chiffonnée comme un linge grossier en lourds plis où disparaissaient les yeux. Nez à nez, ils s'offraient leur monstrueuse grimace.

Soudain, ils devinrent très sérieux, se prirent le bras et marchèrent sur la route.

L'allure de mon ami Vancoppenhole, marchand de jambons, affirmait évidemment qu'il n'avait plus soif; le petit homme moins encore. Celui-ci renonçait à l'idée de marcher seul. Il s'aidait sans gêne de son compagnon

et, chaque fois qu'il manquait tomber, tournait vers lui sa face de joyeux abruti qu'assombrissait une grande tristesse et un doux reproche. Il bégayait : « Voyons !.. Voyons !.. »

La silhouette des deux grotesques s'accusait bien sur les pans d'horizon magnifiquement rouges encadrés par les troncs sombres des peupliers. Entraînés l'un par l'autre, retenus l'un par l'autre, ils parcouraient la route en travers, se heurtant aux arbres qui chantaient au-dessus d'eux.

Un moment, ils s'arrêtèrent exactement au milieu du chemin, trouvant sans doute, dans leur impuissance à suivre la ligne droite, une grande consolation à y marquer un point. Mais ils durent se garer pour une carriole dont le conducteur claqua son fouet vers eux. La poussière qu'elle soulevait les fit cracher. Comme excités au bruit par celui des roues, ils vociférèrent :

« Buvons la bière du Nord ! » Et gambadant, titubant, redressés parfois par l'émission d'un hoquet, ils s'éloignèrent, le dos au couchant pourpre, vers l'horizon couleur lilas.

Du fond de l'espace rouge derrière eux, venait jusqu'au fond des âmes, le splendide regret du soleil disparu.

UNE VILLE RICHE

une ville riche

Armentières, novembre 1903

La fortune d'Armentières est récente. Elle fait partie de ce mouvement de prospérité industrielle qu'ont suivi les cités du Nord : Roubaix, Tourcoing, et qui fait déborder la population de Lille hors des vieilles murailles, dans des quartiers de maisons en bois soumis aux servitudes militaires. De temps ancien et jusque avant la guerre, Armentières eut pour devise : « Pauvres et fiers. » Elle y a, depuis vingt ans, changé un mot : « Riches et fiers. »

La prospérité par l'industrie textile est venue en une génération ; les petits patrons de tissages aidés à s'établir grands industriels par des mariages avec la grande industrie de la région de Lille. On sentait la fortune venir ; les capitaux affluaient. Cette augmentation de richesses demeurait dans le cercle restreint du patronat ; le peuple n'en ressentait aucun bien-être ; il multipliait en nombre pour fournir plus de main-d'œuvre, la rétribution de cette main-d'œuvre restait au prix de misère : l'établissement des grandes fortunes le voulait ainsi. Très peu de gens très riches, beaucoup de gens très pauvres, cela faisait une ville productrice, florissante. On disait au loin : « La fortune d'Armentières... »

Les petits patrons devenus grands industriels étaient tous atteints de cette maladie des fortunes jeunes : la crainte de mourir de faim. Ils organisaient en conséquence la misère autour d'eux, par l'accaparement du bénéfice.

Engraissés depuis peu, ils avaient la terreur de maigrir.

Les rivalités établies entre ces fortunes faisaient une nécessité de les affirmer par le luxe. En bas, la détresse augmentait en proportions égales. Les révoltes de la classe ouvrière, les grèves, le tarif de 1889 n'arrêtèrent pas cette frénésie de possession chez les possédants, cette ténacité à ne donner à l'ouvrier qui contribuait à l'augmentation des richesses que le moins possible de cette augmentation : le prix de sa tartine sans viande et de sa pinte de bière.

Les familles des industriels devenues très nombreuses, aussi nombreuses que des familles d'ouvriers, force était encore de gagner davantage pour établir les enfants.

Sous cette domination, la colère de l'ouvrier est d'autant plus violente qu'il a vu grandir ces fortunes. Elles n'ont pas l'âge de deux générations. Son père a connu tel patron d'aujourd'hui, ou tel, dont le fils est aujourd'hui patron, et qui ne possédait alors qu'une petite filature et quelques terres, ou même n'était encore que contre-maître. Ils se parlaient. Il l'a vu se marier richement, prospérer ; il a vécu sa vie pauvre en même temps que l'autre sa vie riche, et ils ne se sont plus parlé. Le fils de l'ouvrier pauvre voit la prospérité du patron grandir et sa misère, à lui, succéder à la pauvreté de son père. De là, entre le petit nombre de patrons deve-

nus très riches et le grand nombre des ouvriers restés très pauvres, une jalousie chez ces derniers qui fait d'Armentières un ardent foyer de haine. Et cela transforme la grève en une lutte sans merci, où les passions vieilles et profondes bondissent des cœurs dans les faits, déterminent l'émeute, le pillage.

On vient de le voir.

Le riche s'isole. Il ne répand aucun bien-être, il n'est le client d'aucune boutique. Il s'habille, se chausse, se meuble à Lille ou à Paris. A Armentières, aucun commerçant qui, vivant du riche, prendrait son parti ; rien que la petite boutique, le marchand pauvre qui vit du pauvre. Le bâtiment est la seule industrie locale dont le riche soit client. Sa maison de commerce proche de la gare, sa maison d'habitation au delà de la Lys, sont l'affirmation publique, solide et voyante de sa fortune faite. Il met sur sa maison de commerce, un dôme visible de très loin et qui ne sert à rien qu'à être vu de loin ; son concurrent en industrie, son rival en fortune en met sur la sienne un autre qui se voit de plus loin encore et dont l'architecture est mieux ornée. Cette rivalité entre eux parvient à une haine qui n'a d'équivalent que la haine des ouvriers à leur égard. L'un d'eux ayant acquis une maison de campagne sur territoire belge, un autre acheta les terrains tout autour et les emplit d'immondices, de gadoues, de briques cassées, d'ordures de ville et de campagne. Voilà un grand terrain qui pourrait nourrir deux familles et qui ne sert qu'à mettre en rage un rival.

Le quartier aristocratique des habitations patronales est élégant, orné, bâti d'orgueil, chaque villa envieuse des autres. On y rencontre des domestiques replets,

bien en chair, et leurs maîtres qui paraissent presque aussi bien nourris : des êtres d'abondance, des fleurs de luxe. Voulez-vous voir le fumier qui leur donne tant de vie ? Traversez la Lys. De la Grand Place à la fin d'Houplines, les corons d'ouvriers s'étendent, monotones, noircis, petites portes, petites fenêtres et toujours petits rideaux blancs. De proche en proche, les énormes bâtiments d'une fabrique, puis les corons de petites maisons humbles reprennent, au long de la rue dans laquelle s'ouvrent des venelles étroites, courtes, par où se découvrent les champs : la grande plaine du Nord, où les moulins à vent font des signes de croix.

Pour s'aider à vivre, cette population aux salaires misérables a la fraude, les produits belges passés par les contrebandiers professionnels. En dehors des patrons fraudeurs qui ont des chevaux et entrent le tabac à pleines voitures, cette industrie de la fraude entretient bon nombre de flamands belges et français, tous jeunes : c'est un métier où il faut courir vite. Apparentés aux tisserands, vivant avec le peuple des fabriques, commerçant avec lui, ils ont, comme lui, la haine du patron riche et, en plus, l'audace qui est la qualité de leur vie d'hommes chassés.

Dans la tête de colonne qui vient de convertir la grève en émeute, se trouvaient le fraudeur et l'enfant des fabriques; ceux qui savent donner le premier coup et ceux dont la rage jeune voudrait bien le donner, mais, timide, n'ose pas seule, a besoin de l'exemple et brise avec entrain dès que l'exemple est donné. Ils détruisent les biens acquis à l'aide et sous les yeux de la race misérable; ils brisent les vitres en passant, les

volets quand ils s'arrêtent, toute la maison du riche lorsqu'ils y entrent.

Selon la coutume du Nord, où l'abri contre le soleil et la lumière n'a pas lieu d'être, seuls les rez-de-chaussée sont munis de volets, par mesure de sécurité pendant la nuit.

Aux fenêtres des étages, la vitre est, en tout temps, nue sur la rue. Celles des maisons riches sont des glaces. On aperçoit, à travers, des franges de tentures, les pendeloques du lustre, des feuilles de plantes, le geste d'un bronze. La dentelle du brise-bise est blanche et fine sous le verre comme une guipure en vitrine. Gare ! Un vol de cailloux énormes passe à travers tout cela. En bas, les volets craquent ; de la porte montent ces plaintes sonores et ces craquements menus du bon bois que l'on défonce ; puis, dans le salon envahi, un enfant de dix-huit ans, un flambeau de bronze dans chaque main, frappe en mesure dans la glace dont de grands triangles tombent et éclatent parmi les bibelots de la cheminée en marbre noir. Les haines sortent. Tout se paie. Deux pauvres gens du chemin de fer, congédiés rudement par un inspecteur richement marié, mènent une troupe à sa demeure fleurie. On pille. Sur la chaussée, la foule de ceux qui n'auraient pas osé frapper, s'excite à l'exemple, y applaudit, pousse vers la maison, s'irrite de ne rien briser de tout ce qu'elle hait, et briserait tout, car elle hait tout dans la ville riche, si, là-bas, la cuirasse nickelée d'un officier ne luisait soudain. Derrière, en rangs profonds, les cuirasses mates des hommes tiennent toute la largeur de la rue, la croupe des chevaux frôlant le mur des maisons. Quand les soldats mettent sabre au clair, la foule est loin, disséminée en une galopade

furieuse de ses gros souliers, parmi les courettes, dans les corons sombres dont les petits rideaux blancs cachent des têtes émues et narquoises.

Ils fuient devant le soldat, mais ne le haïssent pas. S'il est l'arme au pied, barrant une rue, ou en faction à la porte d'une usine, ils lui parlent; les filles le plaisantent, rient avec lui ou le plaignent; les hommes lui demandent : « Encore combien de temps ? » Quand un timide ne sait pas faire évacuer le trottoir, n'ose laisser retomber la crosse du fusil sur les pieds et que l'officier l'observe, ils lui obéissent pour ne pas le faire punir. C'est un métier où ils ont passé.

Envers l'officier, ils ont le sarcasme, l'insulte, la revanche contre l'autorité subie au régiment et la boue jetée sur le galon qui reluit trop et leur fait mal aux yeux. Ils aiment le galon lorsqu'il est un spectacle et l'exècrent en temps de grève, où il est une menace.

Le plus haï, c'est le gendarme. Il est le plus acharné, le plus habile à chasser l'homme; il connaît le pays, il y est connu; il note les fraudeurs qui mènent l'émeute; il les a déjà poursuivis, sait leur tête, leur nom. Il est un témoin redoutable. Il y a, pour de vieilles affaires, des rancunes contre lui. Ce que la foule voudrait pendre, c'est un vieux brigadier de gendarmes et un officier bien reluisant : quelqu'un de ces petits hussards qui ont l'air de dames déguisées. Et, naturellement, un patron.

Quinze jours après, un dimanche, au sortir de la gare d'Armentières, je fus content du silence des rues. J'y avais tellement entendu le bruit des sabots des chevaux qui chargeaient et les gros souliers en fuite. Soudain, plusieurs petites filles, aux épaules empaquetées

de guenilles, quittèrent le mur où elles s'appuyaient et me demandèrent l'aumône avec ardeur. L'une avait les cheveux tirés sur la nuque par un nœud de ruban rouge devenu corde, et cela faisait paraître énorme le relief de ses oreilles nues. Elle me dit :

— Monsieur ! nous sommes six enfants à la maison, et il n'y a pas assez à manger.

Les autres, qui n'étaient pas peignées du tout, geignaient des choses indistinctes. Je marchai vite. J'ai peu pour vivre. La petite aux cheveux tirés courut à mon côté en répétant :

— Monsieur ! Il n'y a pas assez à manger chez nous !

Menteuse, elle eût dit : « Il n'y a rien à manger chez nous. »

Les mendiants professionnels mentent au superlatif ; ceux qui ne disent que ce qu'ils éprouvent ont des mots que les autres ne trouvent jamais. Cette petite disait une chose qu'elle éprouvait : « Pas assez à manger ». Après ses repas, elle avait encore faim. Je lui donnai deux sous et je marchai plus vite. Ses compagnes la regardèrent avec envie et colère, et elle les fuit. Écartant les cheveux qui voilaient leurs regards luisants, elles crièrent :

— Moi aussi, Monsieur ! Moi aussi, Monsieur !

Elles couraient en m'entourant de si près qu'elles touchaient mes habits. Une petite, toute petite, paraissait infirme ; elle ne parvenait pas à rejoindre les autres, quoique donnant l'effort suprême de son corps déshérité. Elle s'arrêta. Celle à qui j'avais donné lui montra ses deux sous et dit :

— Ça fait déjà six.

La voyant traverser la chaussée vers un monsieur

mieux vêtu que moi, elles me quittèrent pour parvenir avant elles auprès de lui.

Maintenant, dans la rue silencieuse, venaient de loin en loin des couples de filles mal habillées d'étoffes propres et solides. En ce quartier riche où avait sévi l'émeute, beaucoup de portes et de volets étaient rapiécés de bois neuf, d'une blancheur de pansement. Au-dessus d'un battant frais verni, un côté de vitrail était remplacé par un verre clair, sans doute provisoire. Réparées et closes sur la rue tranquille, les maisons insultées gardaient baissés comme des paupières les stores soyeux de leurs grandes fenêtres. D'une porte cochère aux poignées de bronze, une jeune fille sortit et derrière elle, un jeune homme : tous deux luxueux, frais, vifs ; lui, la lèvre épaisse et le menton gras tenu haut par son grand col glacé ; elle, cambrée dans sa toilette neuve, parfumée, la poitrine heureuse et les jambes agiles. Aussitôt dans la rue, elle dit : « Vite ! » et courut sur la fine pointe de ses bottines luisantes qui craquaient.

Sur la grand place que j'avais vue hérissée des lances des dragons et luisante de cuirasses, deux sergents de ville sans tenue agressive, sans apparence de vigueur, vivaient au fil de l'heure et souhaitaient d'aller boire. Passé la mairie, dans les rues de corons, les plaques en fonte des regards d'égouts, brisées pour former trappe sous le pas des chevaux pendant la charge, n'étaient pas encore replacées. Les vitres des énormes usines noires mitraillées de cailloux pointaient des dents de scie. Tout en haut, il en demeurait une entière. Dimanche, les feux éteints, l'on voyait, ainsi qu'en temps de grève, toutes les cheminées sans fumée.

Comme les pavés encore disséminés étaient boueux par ce temps mou, et que les enfants portaient leurs pauvres belles petites affaires du dimanche, ils n'osaient toucher aux grosses pierres et les regardaient avec désir et regret. Elles sont hostiles, ces longues rues de maisons basses assujetties à la grande ombre des usines. On hésite à y pénétrer; il s'en dégage de l'horreur; la boue du sol est épaisse, et la noirceur des murs interminable. Quand on s'est aventuré dans cette tristesse et cette fange, un soulagement vient de la blancheur du premier rideau. A toutes les fenêtres des maisonnettes extérieurement noires, c'est ainsi une clarté d'autel, une auréole de mousseline éclatante dans la brique enfumée. L'entrée, grande comme une porte d'armoire, est bien close, le seuil lavé. Comment vit-on là-dedans ? Dans toute la rue bourbeuse, c'est le silence derrière les rideaux blancs.

Je reconnais l'estaminet de Vandermer, débitant. Pendant une charge, je m'étais réfugié là, et, comme pour mieux voir, je voulais demeurer sur le seuil avec d'autres qui se réjouissaient de narguer les cuirassiers, madame Vandermer nous avertit que les cavaliers avaient frappé, de leur corde à fourrage, les gens qui étaient aux portes. Nous reculâmes dans la boutique close. Au milieu de la rue, en face de nous, nous voyions, à travers le vitrage, des enfants arracher les pavés et, les haussant par dessus leur tête, tout au bout de leurs bras maigres, s'en aller les jeter le plus près possible des chevaux dont on entendait grandir le crépitement des sabots nombreux. Quand ils furent à vingt mètres, les enfants s'enfuirent par une ruelle étroite comme une fissure.

Devant nous, dans le cadre de la devanture, parut au milieu de la rue, d'un vide de gouffre, la cuirasse étincelante d'un officier. Les rideaux de l'estaminet, soulevés devant les têtes pâles, tombèrent tous. Parmi l'éparpillement des pavés, les cavaliers avançaient au pas, guidant les bêtes avec soin. Ils tenaient toute la rue d'un mur à l'autre. Le cheval monté sur le trottoir de notre côté ternit de son souffle le vitrage qui nous séparait de lui; les crins de sa queue y firent un bruit d'averse. Derrière les cavaliers, toutes nos têtes se penchèrent à la porte soudain ouverte; nous vîmes flotter la rangée des crinières et les cuirasses de fer mat se balancer sur la croupe ondulante des chevaux. Les enfants revenaient dépaver la rue.

Quand j'entrai dans l'estaminet, ce dimanche, madame Vandermer me reconnut et me dit :

— Il n'y a plus de soldats à cette heure!

Elle me tint ce propos comme elle me versa de la bière, parce qu'il faut dire quelque chose au client. Autour des tables luisantes, les buveurs aux longues pipes en terre blanche bourrées de tabac belge, posaient leurs gros souliers dans la salive qui mouillait auprès d'eux le parquet parsemé de sable. Un vieux, en tête, à la face grave, d'une immobilité de buste de pierre, dit lentement, en soulevant d'un geste expert le couvercle de sa pinte d'étain :

— Quelle affaire! On a tout de même trop cassé!

Un tout jeune, la casquette enfoncée jusqu'aux sourcils, dit :

— Si on n'avait rien cassé, on n'aurait rien eu des patrons.

Ils crachèrent et se remirent à sucer le long tuyau

blanc de leur pipe. Le tour des tables fumait comme un chaudron de soupe, et l'air était tout bleu.

— A c't heure, tout le monde est en dettes, et ils sont des cents et des cents qui n'ont pas de travail, dit madame Vandermer.

Je la payai. Une bouffée de fumée passa la porte avec moi. Je m'en allai dans la longue rue d'Houplines, ma marche faisant, dans la boue, le bruit du cambouis d'un engrenage.

Au fond des courtes ruelles, ouvrant des brèches claires dans l'étroite bordure de maisonnettes sombres, on voyait la grande plaine où le vent soufflait d'une si longue haleine qu'il ployait les peupliers noirs dans une attitude immobile et rendait invisible leur perpétuel effort à se redresser. On eût dit qu'ils avaient poussé penchés. Après l'éclaircie brève, de nouveau le long parcours des murs de briques constellés de rideaux blancs. Je croisai des hommes qui allaient « battre les coqs » et portaient dans des sacs leurs poulets de combat. Au loin, la corne du tramway répétait sans fin sa note lugubre et brève dans l'air sans écho du pays plat. Quelle exaspération, ces rideaux ! Pas un coin soulevé !

Derrière leurs mailles fines, le silence. On éprouvait la même angoisse que devant les yeux obstinément fermés des gens qui souffrent. Est-ce qu'ils étaient là-dedans, les cents et les cents qui n'avaient pas de travail et les familles des petites qui demandaient l'aumône à la gare ?

Encore une ruelle mourant dans la terre brune d'un champ immense où flottaient des brumes et pleuvaient des corbeaux. Et, de nouveau, la face fermée des petites maisons. Oh ! cette misère enclose dans des

rideaux blancs! Il passait toujours des « coqueleux » triomphaux et stupides, qui parlaient orgueilleusement des bêtes qu'ils menaient mourir. J'entrai, par un passage étroit, dans une courette bordée de corons. Entre ces murs, on se sentait comme dans un trou, mais on éprouvait aussi l'impression heureuse d'avoir trouvé un refuge. L'atmosphère d'intimité des petites maisons tenacement closes transpirait dans la cour déserte où l'on ne passait pas. Le ciel gris, très bas, était proche des toits, et cela créait la sensation d'être loin, au fond d'un trou.

Au bruit du vent qui franchissait les maisonnettes, on sentait son élan éperdu et sa fuite dans la grande plaine alentour.

Un murmure fin, plaintif, sortait d'une des maisons. Je fis semblant de boire à la pompe emmaillotée de paille, pour cacher que j'écoutais.

Là, derrière un rideau, un accordéon chantait, très bas. C'était un humble, caché. On devinait que celui qui jouait ainsi avait l'âme timide et qu'il vivait, rebuté, mal à l'aise, tenant le moins de place possible. Cela ressemblait aux sanglots d'un enfant déshérité, très sensible et très fier, et qui ne veut pas qu'on entende ses pleurs. J'aurais aimé savoir son visage. Était-il vieux? Était-il jeune? Jamais, jamais je ne le saurai.

C'était une plainte suave, derrière un rideau très blanc, dans une toute petite maison très noire sur laquelle soufflait le grand vent des plaines. Et je ne l'oublierai de ma vie.

SAC D'OS

Sac d'Os

Pauvre homme. Les chiens et les enfants le poursuivaient car il ne ressemblait pas à tout le monde. Il était âgé et sale, et on l'appelait Sac d'Os à cause de sa grande maigreur. Dans les bourgs où les gens s'ennuient et s'agacent, il y a souvent un Maudit qui soulage la méchanceté publique et vit parmi les morsures et les coups de pierres.

Des haines anciennes et durables poursuivaient Sac d'Os. Les familles des enfants à qui il osa rendre leurs coups le traitaient d'assassin.

Dans les cabarets où il ne laissait pas ses pauvres sous on le disait voleur : « Où qu'i prènd s'n argènt ? » et le curé l'appelait : « Malheureux ! » en levant les bras au ciel, car il le savait républicain.

En effet Sac d'Os aimait la République et comptait comme agent électoral de M. Sébastien Fourny, distillateur, conseiller général et candidat républicain progressiste, ministériel, ce que Sac d'Os n'avait jamais pu répéter.

Il distribuait pour lui des bulletins de vote à la porte de la mairie et buvait avec enthousiasme à la santé

de ses Éternels Principes, proclamés sur affiches rouges.

Dans les batailles d'après le scrutin, autour des cafés de défense républicaine et des estaminets de Salut Public, le vieux Sac d'Os incapable de rien rendre, recevait les bourrades de cette majorité de gens qui aiment frapper mais craignent les coups. Et, entre deux élections, c'était contre lui, le Rouge, que s'entretenait, de père en fils, la haine vigoureuse du parti adverse.

Homme de peine, rien que de peine, Sac d'Os gagnait sa vie dans l'ordure. Il vidait l'eau des caves, purgeait les abreuvoirs de leur vase et accomplissait dans les coins honteux des maisons les choses innommables et peu rétribuées.

Avec une vieille voiture à bras qui roulait tout de guingois en faisant un bruit d'enfer, il assurait à la gare le service des bagages. A l'arrivée des trains, il psalmodiait : « Rien à porter? Rien à porter?... » et importunait les gens chargés.

Leur méfiance envers lui parait leur avarice :

« Je ne voudrons point donner mes paquets à un voleux comme ti! »

Auprès des voyageurs de commerce il trouvait meilleure aubaine. Ils descendaient à l'Hôtel de la Gare où la corvée de monter les bagages dans les chambres appartenait à Sac d'Os, même pour les voyageurs en chapeaux de femmes, que l'on reconnaît à l'énormité de leurs malles.

S'il se décourageait au bas de l'escalier, le valet Placide décidait : « Tu n'allumeras plus le poêle. » Alors, Sac d'Os se cramponnait à la route, craquait ses

pauvres vieux os dans leur sac de vieille peau, et atteignait l'étage, rompu par ce labeur formidable. Il achetait, à ce prix, le droit d'allumer le feu. Il avait toujours froid. Cela permettait à Placide, un garçon joufflu qui portait la tête à gauche et fauchait des deux pieds vers la droite, de rester couché le matin, une demi-heure plus tard, et de trouver grande flamme au saut du lit.

Sac d'Os se levait tôt, à l'heure où derrière les rideaux du bourg dansent des flambements d'allumettes. Dans les ténèbres de la rue, les hommes qui vont aux fabriques se devinent à leur toux et au bruit de leurs gros souliers.

Au café de l'hôtel, la servante mal éveillée servait des faïenciers qui entraient boire leur quatrième genièvre. Sac d'Os, agenouillé, la figure dans le foyer du poêle soufflait, et plus bruyamment à mesure que le feu le nécessitait moins, afin de justifier la persistance du soin qu'il en prenait. C'est bon le feu, quand on est si vieux. Assuré, par le ronflement, du tirage établi, le garçon de l'hôtel arrivait en courant, les pieds à droite, la tête à gauche, oblique comme un voilier qui vire et mettait Sac d'Os à la porte. Il se réfugiait à la gare, dans la salle d'attente où il n'y avait eu de feu qu'une fois, allumé par Sac d'Os avec du bois trouvé.

Le poêle, surpris par cette innovation, fuma tellement qu'il fallut l'éteindre. On courut porter les tisons flambants dans la cheminée du chef de gare, laquelle ne fumait pas. Sac d'Os, traité d'incendiaire, fut menacé de contravention. Il y eut même des gens pour prétendre l'arrêter, mais on ne le fit pas.

Or, il arriva que Sac d'Os hérita. Il avait, du côté

d'Houplines, un petit rentier de frère qui, malgré sa piété, mourut sans onction et intestat, parce que subitement. Ainsi Sac d'Os dépouilla l'Église et cependant devint cher au curé de son pays qui entreprit d'avoir plus de chance que son collègue et de ramener à une vie meilleure et à une meilleure mort, ce vieillard sans enfants. Mais il devint semblable au chien qui trouve un os et s'éloigna de tous. Les vieilles femmes du bourg, vivant tout le jour au guet pour dire, le soir, qui a passé dans la rue, demeuraient des journées entières sans le voir.

Il jeta hors de sa petite maison la veuve d'un garde communal, venue d'un canton voisin pour offrir de s'occuper de lui. Entrée de force afin de lui expliquer de plus près combien elle aurait de soins, elle sortit en criant et raconta sur lui des choses abominables. Aussi la haine des gens grandit contre Sac d'Os, augmentée de l'envie que causait sa petite fortune :

« Il n'y a qu'à ceux-là que ça arrive! » Seul, le curé persévérant, ayant retrouvé son nom chrétien, continua de l'appeler M. Sébastien Lenne, pour lui marquer du respect. Il ne s'en montra pas digne car il se saoula bientôt d'une façon dégoûtante, mais il grandit dans l'estime de l'Hôtel de la Gare dont il devint un excellent client. Assis auprès du poêle, il tisonnait en buvant du vin et s'irritait contre le garçon jouffu s'il ne le servait pas de préférence.

— « Je suis pas un malheureux. J'ai de l'argent pour payer, du bon argent. » Il frappait le marbre d'une pièce de vingt sous. Stimulé par sa patronne, Placide accourait, oblique de stupéfaction; les portes étroites semblaient l'avaler de travers et, d'un côté, il s'y embar-

rassait les pieds pendant que, de l'autre, il les frappait du front.

Aussitôt servi, Sac d'Os abritait son verre de la main et regardait les gens avec l'air de tellement croire qu'ils allaient le voler, que ceux-ci s'en faisaient un jeu. Par là commença un jour une grande dispute. Lequien, un propriétaire ladre et avide de considération, dit à Sac d'Os :

— « Pourquoi me regardes-tu ainsi, vieux filou, as-tu peur que je dise où tu as volé ton argent? »

Sac d'Os répliqua :

— « C'est ti qu'es un voleux. Ti m'as fait travailler dans tes latrines pour quinze sous! »

Un valet de Lequien surnommé « Zoulou » pour ses cheveux crépus, flatta son maître en renversant adroitement le verre de Sac d'Os. La fureur du vieux égaya les consommateurs; ne sachant à qui s'en prendre et mordant, de rage, sa bave pleine de vin, il lança au hasard son verre vide. Le bruit de la casse déchaîna un tumulte. Ces gens excités criaient en poussant Sac d'Os vers la porte. Zoulou trempait ses mains dans les verres et lui barbouillait rudement la figure et le cou. Lequien tançait la patronne au comptoir :

— « Vous ne devriez pas servir des gens comme ça! »

Ce désordre attira Joseph Plantin, le brigadier de gendarmerie, qui buvait en face, à l'enseigne :

« Allons tous chez Piévrel »

Témoin de l'indignation des gens considérés de la commune contre ce vieillard de réputation épouvantable, il l'empoigna et demanda de l'aide car il se fai-

sait traîner. Zoulou s'offrit. Le tenant serré, ils traversèrent le bourg où les gens endimanchés s'appelaient de porte en porte :

« Vens vir!... Vens vir!... »

Les enfants peuplaient les rues par ce temps sec. Dans le ciel calme comme un lac qui rêve, des vols de corbeaux se répandaient en éclaboussures d'encre.

Les chiens accouraient vers les cris et, autour de Sac d'Os, hurlait une meute de bêtes et de gens. En arrière le curé se glissait, sentant venir l'heure où son ami Sébastien Lenne, traqué à merci, aurait besoin de lui pour arranger son affaire, sa vilaine affaire.

LA PLUS GRANDE CANAILLE DE LA TERRE

la plus grande canaille de la terre

Fournes, c'est un « tout petit pays » dans le Nord; ses maisons basses semblent en prière autour du clocher. On en sort pour se perdre dans la plaine vaste où d'autres villages sont tapis au ras du sol. L'horizon vers lequel on va recule comme en mer et les grands coups du vent, libre dans cette immensité, témoignent qu'au delà de la vue, la terre continue, plate. Rien qui marque un but; il vient de là un désespoir de marcher qui vous écrase.

Les gens en route paraissent petits, tout petits, et aller si lentement dans ce pays qui n'en finit plus, où le bruit des carrioles imperceptibles s'entend énormément loin. Sous les lents vols de corbeaux descendant piller les moissons en herbe bougent les grands coups d'ailes des moulins qu'un vent, furieux comme Don Quichotte, assaille éternellement.

Dans Fournes : un estaminet chaque deux maisons, un maire brasseur qui offre facilement à boire, un garde et un facteur qui boivent avec tous ceux qui offrent et un curé qui refuse et boit chez lui. Un village comme un autre et bien tranquille, disait le garde Blondeau, « si ce n'était Siméon Leru, la plus grande canaille de la terre ».

Ce fut un enfant blond fièrement vif à la maraude.

Surpris, il filait plus vite que les pierres qu'on lui jetait. Un peu avant l'âge, il se mêla de trousser les filles émerveillées par ses cheveux frisés et la brutalité splendide de son rire à belles dents. Sauf faire le coq, rien à lui reprocher; il travaillait tous les jours et apportait l'argent à la maison. Le curé, qui détestait ce garçon aimé des femmes, souhaitait qu'il partît au régiment pour « être dressé ». Sur les conseils de sa mère influencée, il devança l'appel et passa dans un régiment de ligne à Paris. Dix-huit mois après, il vint en congé au pays en grand uniforme de caporal. Dans l'estaminet Liévin, il enseigna la *Carmagnole* à ses anciens camarades éblouis. Blondeau, le garde, voulant se mêler d'arrêter le vacarme, il l'appela : « Monsieur le Préfet de police de Fournes », puis le traita de « sale flic ».

Le village éprouva pour lui un souvenir d'admiration et d'épouvante. Pendant un an après sa libération, on n'en entendit plus parler. Puis, sans avertir, il revint dans une misère épouvantable, pourri de vices, avec des mœurs gagnées à la fréquentation des filles publiques. Il était « dressé ». Le garde Blondeau révéla qu'il sortait de prison pour avoir vécu de « l'argent des garces ». Les gens passaient devant sa maison pour apercevoir ce terrible, mais il demeurait caché comme une bête sauvage et la mère Leru criait du seuil aux curieux :

« C'est des menteries ! »

Une fois, il sortit derrière elle, en bras de chemise, sa figure cicatrisée assombrie de fureur.

Le front bas et les poings levés, il s'élança, criant :

« Tonnerre de Dieu ! Le premier qui m'em... je lui rentre dedans ! »

Ceux qui étaient là s'enfuirent raconter leur épouvante et sa maison inspira la terreur. Le buraliste chuchota qu'il avait écrit deux fois à mademoiselle Charlotte Rey, à Saint-Lazare et sans recevoir de réponse. Fatiguée de le nourrir, sa mère lui dit qu'on embauchait dans le canton de Pont-à-Marcq, mais travailler aux champs lui répugnait :

« Moi, masser pour quarante sous par jour et bouffer du lard ?... Je ne rapporte rien ?... Attends ! »

La nuit suivante, les poules de l'instituteur partirent sans chanter. Averti des soupçons, Siméon menaça de « casser la g... » à qui le ferait « sucrer ».

L'instituteur paisible n'osa rien entreprendre contre cet homme épouvantable.

Cependant, sur le conseil du curé, quelques fermiers lui donnaient de l'ouvrage lorsqu'il en cherchait :

« Pendant ce temps, il ne fait rien de mal. »

Et on s'accoutumait à lui ; les petits pays aiment ainsi entretenir un scandale à délier les langues : la prostituée communale, le maire filou ou le curé paillard. Fournes célébra son Parisien ; il devint d'utilité publique pour ces gens épris de médisance. On lui confiait les besognes dangereuses. A l'automne on l'embaucha dans un bourg voisin pour ramoner les cheminées du château de monsieur Mazengue, rectificateur d'alcool, homme pieux, fournisseur des couvents à liqueurs célèbres. Siméon fit, en découverte, le tour des toits et tomba sur la femme de chambre par la tabatière de sa mansarde.

Une fois son bonnet frippé, elle se sauva en criant auprès de madame qui courut elle-même mettre Siméon à la porte.

Traversant le salon devant elle qui le chassait, il prit une coupe parmi les bibelots et dit :

« Vous n'avez pas besoin de ça ? »

— « Je vais appeler monsieur ! »

— « Il n'est pas ici. »

Elle tremblait, quoique chez elle.

— « Combien vous doit-on ? »

— « Dix francs ! »

Elle lui donna sans compter :

— « Allez-vous-en vite. »

Il exigea un pourboire et partit enfin, chantonnant sa *Carmagnole :*

« Tous les bourgeois à la lanterne.
Vive le son du canon ! »

puis alla parader et pinter dans le bourg.

Du seuil de l'église, le curé lui fit les gros yeux. Il alla vers lui :

« Le maire m'envoie pour décrocher votre coq. »

— « Mon coq ? »

— « Parfaitement. Le coq du clocher. »

— « Jamais de la vie ! »

— « On me paie cinq francs pour le faire. Cinq francs ou je le fais. Je ne veux rien perdre. »

Il eut les cinq francs et s'en alla, braillant :

« Tous les curés à la lanterne.
Vive le son du canon ! »

Jusqu'au soir il fréquenta les débits qui tenaient de l'absinthe et revint à Fournes dans une ivresse furieuse.

On l'entendait hurler chez lui :

« Des frites ! Nom de Dieu ! Des frites ! »

puis un tel vacarme que Blondeau, le garde, arriva courant, tout le village derrière lui. Ayant séparé Siméon de son père qu'il étranglait, il demanda main-forte pour le conduire à la mairie. Nul ne bougea, craignant la revanche de Siméon. La mère Leru, armée d'une louche, menaçait :

« Laissez min garchon tranquille. Allez-vous-en chez vous. »

Tout aurait fini là, si le Parisien n'avait craché sur la figure du garde et piétiné sa casquette à deux galons, en criant : « Mort aux vaches ! »

Un gros meunier en sabots s'approcha lentement :

« C'est y que ti veux que je l'emmène ? »

Retournant l'ivrogne face au mur, il l'y appuya du genou et l'empoigna par les côtés du ventre, pinçant les habits, la peau et autant d'entrailles qu'en pouvaient tenir ses larges mains.

Siméon se tordait comme un tronçon de ver, sans ébranler le géant tranquille accoutumé à coltiner des sacs de cent kilos. La vieille lui frappait la tête :

« Laisse min garchon ! »

Blondeau la poussa chez elle, ramassa son képi abîmé et on s'en alla vers la mairie où il y avait une cave qu'on appelait le cachot mais qui servait, le plus souvent, d'asile de nuit aux vagabonds sympathiques.

Le meunier déposa Siméon à l'entrée et pendant que le bandit se délassait de la torturante étreinte aussi délicieusement qu'une jolie femme trop serrée qui fait

sauter son corset, le garde l'envoya d'un coup de pied rouler dans la paille et referma la porte.

Dès que tombé, l'homme s'endormit. A l'aide d'un brandon de papier passé par le guichet, on le vit, couché en chien de fusil, les mains jointes entre les genoux.

« Le voilà tranquille, dit Blondeau; si seulement, il pouvait toujours dormir. »

Le meunier devint inquiet :

— « Il va geler sec. Faudrait le couvrir. Il n'est pas gros c't homme. S'il crevait! »

— « Le pays serait bien tranquille. C'est la plus grande canaille de la terre. Vous tourmentez pas. Je vas y quere de la paille. »

Mais il gagna son lit. On prévoyait, à l'immense pureté du ciel, un froid terrible. Les astres luisaient comme des yeux de fous. De les fixer donnait le vertige. Le gouffre de distance entre la terre et les étoiles apparaissait redoutablement agrandi et angoissant.

Au matin, Blondeau, le garde, s'en vint sournois, traînant de la paille. Mais Siméon n'était pas « crevé ». Il sortit, vert de froid, hoquetant la *Carmagnole* entre ses dents qui claquaient :

« Et le bon Dieu dans la m...
Vive le son du canon! »

Maintenant il a disparu du pays. Il doit frauder du côté d'Armentières.

On nous demande souvent de quoi se compose officiellement une collection complète des cahiers.

A la date du premier novembre 1908, une collection complète des cahiers se compose officiellement de :

A. — *une collection complète de nos* éditions antérieures ;

B. — *une collection complète de nos* neuf premières séries ;

C. — *un abonnement à la* dixième *série ;*

D. — *une inscription pour un exemplaire du* Polyeucte.

Ces quatre éléments sont également indispensables et nulle collection ne peut, dans le commerce de la librairie, être tenue pour complète si elle manque, en tout ou en partie, de l'un quelconque de ces quatre éléments.

A. — *nos* éditions antérieures *sont énumérées à la quatrième page de la couverture du présent cahier ;*

B. — *nos* neuf premières séries *sont énumérées à la fin du premier cahier de la présente série ;*

C. — *les conditions de l'abonnement à la* dixième *série, qui est la série en cours, sont énoncées ci-après ;*

D. — *les conditions de l'inscription pour un exemplaire du* Polyeucte *ont été énoncées en tête du premier cahier de la présente série.*

Il a été tiré de ce cahier treize exemplaires sur whatman ainsi distribués :

premier exemplaire de souche, exemplaire du gérant ;

deuxième exemplaire de souche, exemplaire de l'administrateur ;

troisième exemplaire de souche, exemplaire de l'imprimeur ;

dix exemplaires d'abonnement, numérotés de 1 à 10 exemplaires d'abonnement.

Tous nos exemplaires sur whatman sont numérotés à la presse et imprimés au nom du souscripteur ; nos tirages d'exemplaires sur whatman sont rigoureusement limités au nombre d'abonnements à chaque instant souscrits ; nous ne vendons point d'exemplaires sur whatman en dehors de l'abonnement ; l'abonnement sur whatman à cette dixième série est de deux cents francs pour tous pays.

Les Cahiers de la Quinzaine *sont composés à la main, en caractères fin dix-huitième siècle (Didot) de la fonderie Mayeur (Allainguillaume et compagnie successeurs), 21, rue du Montparnasse, à Paris, sixième arrondissement.*

Pour savoir ce que sont les Cahiers de la Quinzaine, *il suffit d'envoyer un mandat de trois francs cinquante à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement. On recevra en spécimens six cahiers de la deuxième, de la troisième, de la quatrième, de la cinquième, de la sixième, de la septième ou de la huitième série.*

Pour savoir ce qui a paru dans les cinq premières séries des cahiers, 1900-1904, envoyer un mandat de cinq francs à M. André Bourgeois, même adresse; on recevra en retour le catalogue analytique sommaire, 1900-1904, de nos cinq premières séries, *premier cahier de la sixième série, un très fort cahier de XII+408 pages très denses, in-18 grand jésus, marqué cinq francs.*

Pour s'abonner à la neuvième série des cahiers, qui est la dernière série, envoyer en un mandat à M. André Bourgeois, même adresse, le prix de l'abonnement; on recevra en retour les onze cahiers non épuisés de cette neuvième série.

Pour s'abonner à la dixième série des cahiers, qui est la série en cours, envoyer en un mandat à M. André Bourgeois, même adresse, le prix de l'abonnement; on recevra les cahiers parus, et de quinzaine en quinzaine, à leur date, les cahiers à paraître de cette dixième série.

CAHIERS DE LA QUINZAINE, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement.

Nos Cahiers sont édités par des souscriptions mensuelles régulières et par des souscriptions extraordinaires; la souscription ne confère aucune autorité sur la rédaction ni sur l'administration; ces fonctions demeurent libres.

Nos Cahiers paraissent par séries; une série paraît dans le temps d'une année scolaire, d'une année ouvrière, d'octobre-novembre à juin-juillet; l'abonnement se prend pour une série.

On peut souscrire cet abonnement à tout moment de l'année, mais l'abonnement ainsi souscrit est, de droit, valable pour la série en cours.

Prix de l'abonnement, *pour chaque série annuelle pendant le cours de cette série :*

Abonnement ordinaire	Paris, départements, Alsace-Lorraine, Algérie, Tunisie.....	**vingt francs**
	Autres pays de l'Union postale universelle.....	**vingt-cinq francs**
Abonnement sur whatman.....		**deux cents francs pour tous pays**

Les exemplaires sur whatman, tirage non réimposé, sont numérotés à la presse et imprimés au nom du souscripteur; le tirage à part sur whatman a commencé de fonctionner au premier janvier 1906; les inscriptions pour cet abonnement particulier sont reçues en tout temps et reçoivent un numéro d'ordre déterminé automatiquement par le rang même qu'elles occupent dans l'ordre de l'arrivée, les numéros les plus bas venant naturellement aux premières inscriptions; c'est ce numéro d'inscription qui devient automatiquement le numéro du tirage réservé à chacun des souscripteurs; l'édition sur whatman est strictement limitée au nombre d'exemplaires à chaque instant souscrit.

Pour tout changement d'adresse envoyer soixante centimes, six timbres de dix centimes.

Nous engageons nos abonnés de certains pays à nous demander un abonnement recommandé ; *tous les cahiers de l'abonnement recommandé sont empaquetés à part et* recommandés *à la poste; la recommandation postale, comportant une transmission de signature, garantit le destinataire contre certains abus; pour cette recommandation, pour tous pays, en sus,* cinq *francs.*

Automatiquement et sans augmentation de prix les exemplaires sur whatman sont tous recommandés et envoyés aux souscripteurs dans des enveloppes-sacs.

L'abonnement ordinaire cesse de fonctionner pour chaque série au plus tard le 31 décembre qui suit l'achèvement de cette série ; ainsi jusqu'au 31 décembre 1908 on peut encore avoir pour vingt francs les onze cahiers non épuisés de la neuvième série.

A partir du premier janvier qui suit l'achèvement d'une série, le prix de cette série est porté au moins au total des prix marqués ; ainsi à dater du premier janvier 1909 la neuvième série incomplète se vendra vingt-huit francs.

Adresser à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement, toute la correspondance sans aucune exception. N'oublier pas d'indiquer dans la correspondance le numéro de l'abonnement, comme il est inscrit sur l'étiquette, avant le nom. Nous ne répondons pas des manuscrits qui nous sont envoyés ; nous n'accordons aucun tour de faveur pour la lecture des manuscrits ; nous ne lisons les manuscrits qu'à mesure que nous en avons besoin ; les œuvres que nous publions appartiennent aux cahiers, du seul fait de cette publication, en toute propriété littéraire, sans aucune réserve, et sans autre signification ni contrat ; les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

TABLE DE CE CAHIER

PAGES

Notre *catalogue analytique sommaire* 2

PIERRE HAMP. — *dix contes* 5
écrits dans le Nord 7

à la mémoire 9

un brave homme 11
Follette 19
coqueleux 29
un bon ouvrier 39
l'estaminet du Coq à Trois Pattes 47
une bonne âme 57
Buvons la bière du Nord ! 65
une ville riche 77
Sac d'Os 91
la plus grande canaille de la terre 99

On nous demande souvent 109

Il a été tiré de ce cahier 111
Pour savoir ce que sont 113
Nos cahiers sont édités 115
Table de ce cahier 119

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour treize cents exemplaires de ce deuxième cahier et pour treize exemplaires sur whatman le mardi 27 octobre 1908.

Le gérant : CHARLES PÉGUY

Ce cahier a été composé et tiré par des ouvriers syndiqués

Suresnes. — Imprimerie ERNEST PAYEN, 13, rue Pierre-Dupont. — 3075

AP
20
C15
sér.10
no 2

Cahiers de la quinzaine

CIRCULATE AS MONOGRAPH

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY